







12192. mit
6 für Jan

bar um 1470

mit 92. 8537. A

12192. mit.

N^o 15681.

Etat des pieces contenues en
ce volume.

histoire des choses admirables
advenues en la terre du Brésil
partie de l'Amérique Australe
sous le gouvernement de —
Nic. Villeg. depuis l'an 1555.
Jusqu'en l'an. 1558. p. 6.^e

Seconde partie de l'histoire des
choses advenues en la dite
terre du Brésil sous le gouver-
nement dudit Nic. de villeg.
p. 30.^e 8

La réponse aux lettres de
Nic. durant dit l'Esp.^e de
villeg. adressée à la Reine
mere du Roy. 8.

Ensemble la computation
d'une herse mise en avant

Par ledit village. contre la
seigneurie prillanne et autorité
des Roys. p. 44.

De contenant une brève des-
cription du village de village. au
breuil et des cruaux qui y a-
enue. pag. 45.

L'Esche de Nic. Durand dit
Le Roy de villageignon.

Lamande honorable de Nic.
Durand surnomme Le Roy de
villageignon.

L'Esche de Maitre Nic.
Durand dit Le Roy de villageignon
pour la redonne en l'estat du
Roy. Item

L'Esche de des armoiries de

villegaignon pour bien faire
Livre La fleur de lys que
Lestville na point touchée.

Es poussette ^{SS} ces armoiries de
villegaignon pour bien faire
Livre La fleur de lys que
Lestville na point touchée.

SS



12192. hist.

HISTOIRE
DES CHOSES
MEMORABLES ADVE-
NUES EN LA TERRE DV
Bresil, partie de l'Amerique Au-
strale, sous le gouuerne-
ment de N. de Villeg.
depuis l'an 1555.
iusques à l'an
1558.

*Etiam Missis suis
est ADONIS.*

1579.



M. D. LXI.

HA. 15345

(1)

CHIEF OF POLICE

NEW YORK

OFFICE

NEW YORK

NEW YORK

RECEIVED

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

COMBIEN est utile & delectable à la posterité (*Amy lecteur*) la declaration des choses passées, avec certitude & verité, que nous appellons *Hystoire*: le fruit qui en prouiēt nous en rend ample tesmoignage, car par icelle nous sommes instruits, non seulement aux arts & sciences des anciens: mais aussi en leurs mœurs, gouuernemens publics & religion. Chose certes qui apporte un tresgrand iugement & experience, tant aux affaires presentes, que futures: mesmement aux Chrestiens, lesquels outre la solide resolution de la religion Chrestienne, qui est à desirer en eux: doiuent s'enquerir diligemment de l'estat de la vraye Eglise, de la constance & magnanimité, des bons & vertueux personnages, qui ont tresvolontairement exposé leur vie pour le tesmoignage du fils de Dieu, afin que tels exemples les épointonnēt pour apprendre avec

eux, à oublier le delices & allechemens de ceste vie presente. Il ne faut douter que la memoire de tels personnages ne nous eschauffe viuement, si nous considerons la constitution du temps present n'estre loing de celle du tēps passe, & mesme que la cause est une. Semblablement ceux (qui sont instruits par le discours des choses passees, des tyrannies, cruantez, persecutions, hypocrisie, apostasie & heresie de ceux qui avec leur pere Sathan ont troublé le repos & union de l'Eglise, & taschent corrompre la doctrine de l'Euāgile par leurs faulses expositiōs en mettāt à feu & à sang ceux q ne veulēt sousigner) esleuēt leur entēdemēt au seigneur, pour le prier qu'il ait pitié de son Eglise affligée d'innombrables mōstres. Consequemment quand la fin des persecuteurs & persecutez est bien cōsideree, qui est-ce qui ne s'emerveillera des iugemēs de Dieu aux uns & aux autres. Aux persecutez il reluit une ferme constance en leur

affliction: es prisons obscures & puantes,
tresgrand contentement en faim, soif &
nudité, refection en la parole de Dieu:
Bref au milieu des eaux, des pierres, et des
flammes, ils sont douez de telle hardiesse
& grandeur de courage: que leurs propres
ennemis en rougissent de vergongne. Tout
le cōtraire se voit aux persecuteurs: car au
cōble de leur honneur ils sont rongez d'une
insatiable couuoitise du bien de leur pro-
chain: estans enuironnez de sergēs & gens-
d'armes pour les garder, tremblent comme
la fueille des bois en aduersité, le cœur leur
defaut, & lors que la mort suruient, tom-
bent en desespoir: ou comme Epicuriens,
meurent le vētre plein. Et conuient croire
que si quelques uns n'ont les apprehensiōs
susdictes: mais plustost tout heur & feli-
cité en leurs affaires, que pourtant ils n'eu-
teront pas le iugement de Dieu, non plus
que les Ateistes & libertins qui se farcēt
des gēs de biē, qui sont tous les iours cruel-

lement mis à mort, les appellans insensé
& trāsportez de leur entendement, d'esti-
mer si peu leur vie que la precipiter pour
maintenir la parole d'un homme, mais
que ces bauars s'asseurēt que telle moque-
rie redondera sur leur teste, car les blaphe-
mes qu'ils degorgent sont totalement con-
tre le fils de Dieu, lequel en temps & lieu
leur fera sentir les peines de leur temerité.
Nous sommes d'auantage bien instruits
par les histoires tant anciennes que moder-
nes, que les Hypocrites & Apostats ont
donné plus d'ennuy au cours de l'Euāgile,
que les tyrans & persecuteurs: d'autant
que les premiers sous le manteau de sain-
cteté, ont seduit grand nombre de person-
nes, les retirant du vray seruice de Dieu.
Les apostats, apres auoir quelques annees
faict belle & ample profession de la reli-
gion Chrestienne: comme chiens & pour-
ceaux retournēt à leur vomissemēt, chāgez
de brebis en loups ravisans, & se trouuēt

4
sans cōparaison plus furieux que ceux qui
sans aucun sentiment de la vraye religion
persecutēt d'un zele inconsideré. Nous a-
uons infinis exēples & tesmoignages de ce
cy, lesquels il n'est loysible maintenāt pro-
duire, pour ne faire par trop long propos. Je
diray seulement que tous ceux qui se sont
bandez contre Dieu, son fils nostre sei-
gneur Iesus Christ & sa sainte parolle:
ont esté abimez & confus par la splen-
deur de sa gloire. Voyez Herodes, Iudas
Iscariot, Claude Neron, Iulian l'Apo-
stat, Arrius, & de nostre temps combien
y en a-il en Allemagne, Angleterre,
Escosse, & mesmes en nostre France? Et
combien que nostre Dieu ne nous face
tousiours demonstration exemplaire de
tous ses ennemis, neantmoins le sang des
meurtris, les cendres des brulez, les eaux
qui ont receu les corps, l'air qui les sou-
stient, la terre qui couure leurs os, crient
au seigneur Dieu, & attendent son

iugemēt sur les auteurs de telles impietez.
Partant nous ne nous deuōs ennuier si nostre Dieu tarde à chastier ses ennemis aussi tost que nous le souhaittons: mais attendre en patience ce qu'il luy plaira en ordonner.

Il est certain que plusieurs trouuēt estrange que le chevalier de Villegaignon respire auiourdhuy apres auoir declaré, tāt par mer que par terre, tant aux sauuages que aux Chrestiens, tāt en ses escripts que par effect, quil ne fut oncques touché de la craincte de Dieu: veu qu'il est tellement fauorisé en son outrecuidance, qu'il semble estre reserué pour colōne du siege Romain. Or amy lecteur ie te pryē de nous cōtenir dans les bornes qui nous sont limitez par la parole de Dieu, & faire iugement des choses aduenir, par les passees. Ce qui est ia suruenu audict Villeg. pendant que par ses escripts impudēts & menees seditieuses il veut empescher l'auacement de la

gloire de Dieu, qui luy a suscité les Portu-
gallois qui ont prins sa forteresse de Colli-
gny en Valois, n'ayant trouué aucune resi-
stance dedans. parce que ledict Villegaig.
estant surpris d'une apprehension que les
sauuages le viendroyent manger (se retira
en France faignant qu'il luy estoit reuelé
par oracle qu'il restitueroit l'empire papal)
n'auoit pas ordonné telle cōpagnie de gens
nécessaires pour la defense d'un tel lieu,
combien qu'au nōbre il y en eust quelques
uns vaillans & bien experimentez aux
armes, toutesfois d'autant qu'ils estoient
accompagnez de gēs mal aguerris, mal en-
tretenus, du tout attenuez de famine &
maladie, premier qu'attendre la fureur de
l'ennemy, se retirèrent avec les sauuages
partāt il fut loysible aux ennemis de iouir
du chasteau qui auoit esté basti aux de-
pens du roy de Frāce, à la sueur & travail
de beaucoup de gens de bien. L'artillerie
marquee des armes de Frāce, avec les pou

drés & munitiōs de guerre, ont esté descen-
dus à Lisbonne, principale ville de Por-
tugal, en triomphe & trophée de la vi-
ctoire. Les hommes retirez en terre, ont re-
ceu le cruel ioug des sauvages, vivant sans
aucune forme de religion, chose si triste et
lamentable à compter, que mon cœur en
gemit, & mes yeux en iettēt larmes. Voi-
là le cōmencement des iugemens de Dieu
sur ledict Villegaignon, par ainsi ie croy
que si la consideration desdicts iugemens
ne l'appelle à repentance bien tost, le sei-
gneur le reseruera pour exēplaire plus am-
ple de sa iustice.

P R E M I E R E P A R T I E D E
L'HISTOIRE DES CHOSSES ME-
morables aduenues en la terre du
Bresil, sous le gouuerne-
mēt de N. de Ville-
gaignon.



E N'EST sans raison (comme ie croy) que plusieurs personnes tiennent leur iugement suspendu du diuorſe interuenu en la terre du Bresil entre Nicolas de Villegaignon & les ministres de Geneue, qui y estoient passez à son adueu pour y prescher: & ce pour autant que la certitude & verité du faict a esté iusques au iourdhuy tenu ſecrete & couuerte non sans grand intereſt & preiudice des personnages, auxquels on a imposé (voyāt leur ſilence) faulx blaſmes & impudentes calomnies: outre les griefs, excès, violēces & iniures qu'ils ont ſoutenues plus grandes que ſ'ils fuſſent tombez ſous la ſeruitude du Turc. Combien que la verité de ſoy meſme ſans aucun fard ou appuy ſimulé, ſuffit contre le menſonge, & donne telle maieſté, que outre icelle, il neſt loiſible de rien innouer. Toutesfois elle peult eſtre tellement oppreſſee par l'effort de ſes aduerſaires, que pour vn long temps, elle ſemblera comme enſeuellie: mais en fin produict en lumiere & deſcouure en euidence, ce qui auoit eſté pro-

fondemēt recond & caché: afin qu'en ce Thea-
tre de tout le monde, il y ait quelque commē-
cement de descouuerture des hypocrites &
gens de double cœur. Qui est celuy (ayant en-
tendu les belles protestations de N. de Ville-
gaignon au commencement de son entreprin-
se, les vœus, l'affection, le zele, la diligence, bref
la despence) qui ne trouue auiourdhuy estran-
ge, voire presque incroyable, qu'il se soit reti-
ré & reuolté d'un tel train, ou pour le moins,
sans ample & tresgrande occasiō? laquelle mes-
me il produit en lumiere pour sa iustification.
Qui est-ce qui auiourdhuy ne croira legere-
ment en ses escrits, veu qu'on n'a faict aucune
responce? Qui est le iuge qui n'adiugera au de-
mandeur sa petition, apres plusieurs defaults
du defendeur? Pour ceste cause cōme il est rai-
sonnable de redresser ceux qui se foruoient du
droict chemin, il est aussi necessaire de faire en-
tendre la verité du faict de la tragœdie qui a
esté iouee en ladicte terre du Bresil: ce qui ne se
scauroit mieux faire, qu'en representant la veri-
té en ce commentaire de tout ce qui y a esté
traicté, faict & passé: afin que doreseuauāt cha-
cun puisse estre aduerti de ne prendre les cho-
ses incogneues pour cogneues, ne iuger legere-
ment d'icelles. Combien que la cause susdicte
soit suffisante pour mettre ceste histoire en lu-
miere. La grandeur aussi du faict, avec les cir-
constances des lieux, n'a moindre poix & va-
leur. Car, ou est-il escrit qu'au monde nouuel-

lement descouuert il y ait eu aucun sacrifié & mis à mort pour le tesmoignage de la parolle de Dieu? Nous auons veu & leu que les barbares ont tué, sacrifié, & mangé aucuns Portugallois & François: mais pourquoy? par ce que par leur auarice & ambition demesurce, ils auoyēt outragé & offensé lesdicts barbares. Chacun cognoist fort bien que lesdicts Portugallois & mesmes les François qui ont fréquenté en celle region, n'ont iamais parlé vn seul mot de nostre Seigneur Iesus Christ aux pauvres gens de ce pais là. Veu donc que les trois personnes (la mort desquels est contenue en la seconde partie de ceste histoire) sont les premiers qui volontairement & liberalement se sont exposez à la mort pour maintenir la iuste querelle de nostre seigneur Iesus Christ, ce seroit chose mal seante & de tresmauuaise consequence de laisser leur memoire comme enseuelie & estaincte entre les hommes, & cōuient croire qu'un iour leur sang redemanderoit vengeance de l'oubliance de ceux qui l'auroyent peu faire entendre par toute la terre.

Ces considerations, & plusieurs autres, ont esmeu ceux entre les mains desquels est paruenue ce recueil, d'en faire participant le lecteur, pour l'instruire sur les calomnies fauslement proposees contre gens de bien & d'honneur: voire mesme desquels la vie peult estre en exemple à vn chacun.

L'ordre de l'histoire est tel, il commence aux

HISTOIRE

causes de l'entreprise, aux moyens, executions, protestatiōs, propositions, reuolte, bref de tout ce que s'ensuyuit.

Estant Nicolas de Villeg. ordonné Visadmiral en Bretagne, entra en discord avec le capitaine du chasteau de Brest, principale forteresse de tout le païs, à raison des fortificatiōs dudit chasteau. Ce discord engendra mescōtentement & haine mortelle entre eux, iusques à espier les occasions pour se surprendre l'un l'autre. Leur querelle paruint iusques aux oreilles du roy Henry deuxiēme de ce nō: duquel estoit beaucoup plus fauorisé le capitaine du chasteau, que Villegaignon, qui luy donna tresmauuaise esperance de l'issue de sa querelle. Il est certain qu'il esperoit abismer, ou pour le moins rendre infame son aduerse partie, mais considerant que peu il auançoit son entreprise, mesme trauaillant contre possible la verité du faict, ou contre trop grande faueur, deslors commença à se desplaire en France, l'accusant d'une mesconnoissance deshonneste, attendu qu'il auoit consumé toute sa ieunesse portant les armes pour le seruice d'icelle. Il adioustoit d'auātage que son cœur ne pouuoit plus comporter d'y faire long seiour & residence, veu le maigre recueil qu'il auoit receu de ses seruices passez. Pendant ce temps, audit lieu de Brest residoit vn commis du Tresorier de la marine, qui frequentoit familièrement ledict Villegaignon. Cestuy tant pour les affaires de son estat

qui concernoyent le faict de la Visadmirauté
que pour sa preud'hommie & grande experien
ce de beaucoup de choses, lesquelles iceluy
commis racontoit en table, & propos familiers
d'un loingtain voyage qu'il auoit autresfois,
faict es Indes meredionales en la partie du Bre
sil: louant grandement la temperature de l'air
dudict pais, la beaute & serénité du ciel, la ferti
lité de la terre, l'abondance des viures, les richesses
& grands biens qui prouiennent en la terre,
& autres choses dignes de singuliere recom
mandatiō incogneues totalement aux anciens.
Les deuis de ce commis pleurent merueilleuse
ment à Villegaignon. & par grand desir faisoit
souuentesfois repeter les mesmes parolles, &
ia auoit par fantasie enuahy l'Empire de toute
celle terre, le desir d'y aller de iour en iour
augmentoit: mais les moyens ne luy estoient
grands. Car voulant fortir de France en hon
neur & reputation, il luy conuenoit faire vne
grande despence, laquelle il n'eust peu fournir,
ioinct que le Roy eust trouué fort mauuais que
sans occasion il eust quitté son seruire, pour se
retirer en exil volontaire avec vn genre d'hom
mes les plus estranges & eslongnez d'humanité
qui soyent sous le ciel. A ceste cause par subtils
moyens il s'insinua en faueur, faisant entendre
à tous ceux, desquels il esperoit grand sup
port, & qui pouuoient aduancer son entrepri
se heureusement, qu'il auoit vn ardent desir &
affection incroyable de chercher vn lieu de re

HISTOIRE

pos & tranquillité, pour retirer ceux qui sont affligés pour l'Evangile en ce pis de France: & qu'ayant longuement pensé en quelle part il feroit bon se retirer pour euites les cruautés & tyrannie des hommes, il festoit souuenu de la terre du Bresil, de laquelle tous ceux qui y auoyent nauigé, louoyent la temperature, fertilité & bonté de la terre, en laquelle on pourroit commodement habiter. Ceux ausquels il festoit adressé creurent facilement aux paroles dudit Villegaignon: duquel ils louoyent l'entreprise, digne plustost d'un Roy, que d'un simple gentilhomme. Et à la poursuite luy promirent toute faueur vers ledit sieur Roy, pour impetrer toutes choses qui seroyent requises à la nauigation. Cognoissant que ledit sieur Roy l'auroit pour agreable, attendu qu'elle redonneroit à son honneur & gloire, & au profit de tout son royaume. Cest affaire fust sollicité en toute diligence, que bien tost apres Villegaignon obtint deux beaux & grands nauires armez d'artillerie, munitions, & autres choses necessaires: ensemble dix mil francs pour la despence des hommes qu'il conuiendroit passer: avec ce vn grand nombre d'artillerie, poudre à canon, boulets, & armes pour la construction & defense d'un fort. Ces choses ainsi heureusement obtenues, composa avec des capitaines, maistres de nauires & pillotes, pour conduire ses vaisseaux & faire la charge du bois de Bresil, & autres commoditez en ladicte terre. Or il luy

luy restoit à recouurer gens fideles , de bonne vie & conuersation pour habiter la terre avec luy: pour à quoy paruenir, faisoit entendre par tous les endroits ou il pouuoit, qu'il ne demandoit que gens craignās Dieu, patiēs & benigns sachant que de tels tireroit plus de seruice & commodité, que d'autres, pour l'esperāce qu'ils auroyent d'y veoir vne assemblee & congregation de gens de bien , dediee au seruice de Dieu. A ceste occasion plusieurs bons & honnestes personnages n'estimāt rien le long voyage, ne la grandeur des dangers qui peuuent aduenir en telle nauigation , ne la soudaine mutation de l'air, ne l'estrange maniere de viure, furent surpris par les belles parolles & douces promesses dudit Villeg. En outre il luy conuenoit mener gens de labour, & artisans de tous mestiers, lesquels il ne peust trouuer qu'avec grande difficulté, & moyennant grande somme de deniers, encores la plus part d'iceux estoient rustiques, & sans aucune instruction d'honnesteté & ciuilité, addonnez à beaucoup de vices & dissolutions vilaines & impudiques.

Attendant le temps de l'embarquemēt, souuētesfois il propoisoit à ceux qu'il cognoissoit aller avec luy d'une franche volonté, les saintes & bonnes ordonnances qu'il esperoit faire avec leur aduis & conseil audict païs du Bresil se voulant du tout rapporter (comme il disoit) à la deliberation des plus notables. Et quant au

faict de la religiõ, tout son desir estoit que l'Eglise qui y seroit establie, fust reformee comme celle de Geneue. Et en toutes les cõpagnies honorables ou iceluy se trouuoit, promettoit le semblable, chose qui imprima au cœur des bons, vn espoir merueilleux de son entreprise. Vray est qu'aucuns en iugerent mal, ayans cogneu ledict Villegaignon les annees precedentes, peu reformé en sa vie & conuersation, ne pouuāt oublier la cruauté des galeres dans lesquelles il auoit esté nourry tout son ieune aage.

Sur ceste bonne opiniõ la compagnie s'embarque dans les nauires, & les ancres leuees font voile du Haure de grace, l'an 1555. le 15. Iuillet: apres auoir soustenu & outrepasé plusieurs dangers, difficultes, & accidens facheux sur ledict voyage, cõme relaschemens, deffault d'eaux douces, fieures pestilentieuses, l'excessiue ardeur du soleil, & les vents contraires, tempestes & tourbillõs, l'intemperature de la Zone torride, & autres telles choses trop longues à raconter, les susdicts arriuerent au Bresil, terre de L'amerique, en la partie meredionale ou le pol antartique s'esleue sur l'orison 23. degres quelque peu moins. A la descente des François en terre, les habitans du pais se trouuent en grand nombre pour les receuoir avec bon recueil: leur faisant present de viures de leur terre & autres choses singulieres, pour traicter avec eux vne alliance perpetuelle.

Or partant du Haure de grace, les passagers

ne s'estoyent point informez si Villeig. auoit posé & mis viures dans les nauires pour ceux qui habiteroyent la terre, comme il estoit raisonnable. Partāt arriuez à terre, & cognoissans qu'il n'y auoit viures pour les sustanter, trouuerent fort estrange, & facheux à comporter de viure seulement de la nourriture de celle nouvelle terre, ascauoir de fruits & racines au lieu de pain, & d'eau pour du vin, & encores en si petite quātité, que c'estoit chose pitoyable à veoir: veu qu'un hōme seul eust bien mágé ce qu'on donnoit à quatre. Par ce soudain changement, plusieurs tomberent en grosses & facheuses maladies, desquelles ils ne se pouuoýēt releuer, veu que toutes choses requises aux malades, leurs defailloyēt, qui indigna deslors beaucoup de personnes contre ledict Villeg. l'accusant d'une insatiable auarice, ayant esparagné l'argent du Roy, & iceluy conuerty en ses propres vsages, au lieu de l'employer en viures & choses necessaires pour la nourriture & santé de to^r ceux, qu'il auoit menez en celle loingtaine region. Il est certain que les mariniers qui estoient nouuellement reuenus de ce país là, auoyent donné à entendre, qu'il y auoit des viures à la terre suffisammēt pour sustāter tous ceux qui y passoyent: partant qu'il n'estoit besoing charger les vaisseaux de ceux de pardeçà. C'estoit l'excuse & responce que prenoit ledict Villeg. pour se purger de celle tache. Et d'autant plus estoient esmeus les pauvres per-

sonnes, tant malades que autres, de ce que ce grand default se trouuoit tout au commencement, sans y auoir aucune cōsideration: tant s'en fault, que pour cela en rien on leur diminuast le traual, que de iour en iour on leur augmentoit autant, que fils eussent estez bien nourris & sustantez: mesmement en tel païs ou l'ardeur du soleil est si vehemente, que peu de gens le pourroyent croire. Il leur estoit necessaire depuis le iour leuant, iusques au iour couchant entendre les vns à rompre des pierres, autres à porter la terre & couper boys, consideré que le lieu, le temps, & l'occasion requeroit grande diligence, craignant le danger tant des habitans naturels, que des Portugallois ennemis mortels des François en celle terre.

Les artisans comme i'ay predict, gens de petite consideration, & peu ou point touchez d'aucun honneur, se persuaderent que la fin seroit fort dangereuse, puis que le commencement estoit tel: & les plus malitieux d'entre eux, preueurent que s'ils enduroyent croistre le ioug lequel leur estoit imposé, estans encores la plus part sains & dispos, pour le repousser & reiecter, il aduiendroient en fin qu'ils en seroyent les plus fachez. Parquoy ayant faict vn complot entre eux, & assemblé ceux qu'ils estimoyent dignes d'estre admis au conseil d'une telle entreprise, consulterēt ensemble, par quel moyen ils pourroyēt euitier le cruel ioug de seruitude qu'on leur vouloit imposer contre toutes loix

ciuiles & humaines. Aucuns estoient d'opinion de soy retirer avec les naturels habitans de la terre sans entreprendre plus outre, les autres estoient d'opinion contraire, a sçauoir que plustost ils se deuoient rendre aux Portugallois qui habitent bien pres delà, aucuns qui furent la pluralité des voix (qui souuentefois surmoute la meilleure) n'approuuent les deux susdictes opinions, veu qu'elles leur sembloient peu auantageuses pour obtenir pleine & entiere liberté. Par ainsi vn entre autres, le plus audacieux & outrecuidé, leur remonstra qu'ils s'abusoyent grandement, s'ils laissoient viure longuement Villeg. & tous ceux qui le voudroient soutenir & defendre. A ce adioustoit, qui leur estoit loisible, veu qu'on ne se deffioit aucunement d'eux. C'est aduis malheureux fut approuué de tous, & louerent le bon entendement dudit personnage, deslors ils le constituerent chef de toute l'entreprise, & ia par fantasie partissoient entre eux les despouilles & butineries, qu'ils esperoient bien tost sarciner.

Le iour auquel l'execution se deuoit accomplir fut assigné, le mot du guet donné, ils espierent iceluy fort à propos en vn dimanche, lors qu'un chacun s'estoit retiré en sa maison sans aucune deffiance. Vne chose leur sembloit nuire & empescher leur dessein, c'est à sçauoir trois soldats Escossois, qui estoient de la garde de Villegaignon. Ils tenterent de les reduire à leur deuotion, afin d'auoir moins de nuisance &

HISTOIRE

empeschement à l'exploit de ce qu'ils auoyent proposé. Or les soldats Escossois en estans aduertis, font semblant d'approuuer tel acte, alleguât beaucoup de rudesses, mauuais traictemens qu'iceux auoyent receu dudit Villegaignon tant en France, que sur le voyage. En ceste dissimulation lesdicts Escossois s'informēt diligēment de la verité, du iour, de l'heure, du moyen, & des cōplices, pour faire le rapport plus certain. Estans deuement & à la verité instruits, iugerēt l'acte trop inhumain & indigne d'estre celé : partant s'adresserent à vn des plus familiers dudit Villeg. tāt pour la cognoissance de la langue Escossoise qui luy estoit cogneue, que pour autres cōsideratiōs : ils luy declarent entierement la coniuration machinee, les coniurateurs principaux, le iour & l'heure : afin qu'en estans aduertis on y peut mettre tel ordre, qu'il en fut memoire à la posterité. Ainsi Villeg. aduerty, ensemble to^r ceux qui estoient de bon vouloir avec luy, s'emparent des armes, & saisissent au corps quatre des principaux cōiurateurs, desquels on fait public exemplaire, pour retenir les autres en leur deuoir & estat : deux furēt retenus en prison aux chaines & fers, besongnās aux œuures publics iusques à certain tēps. Telle fut la fin de celle malheureuse cōiuration. En quoy Villeg. ne peult nier qu'il n'aist este grandemēt assisté des gēs honnestes & vertueux qui festoyent embarquez volontairement avec luy : mais depuis il leurs à

rendu vn tresmauuais loyer & guerdon de leur bon seruice.

Celle uisitation rendit pour vn temps Villeg. fort biẽ affectioné à la parolle de Dieu, & de vray, demonstroit vn zele & desir merueilleux de vouloir là establir vne Eglise, & souuentefois souhaittoit quelque bon Ministre pour endoctriner sa famille, & instruire tant de pauvres personnes de ce païs, qui viuent sans aucune cognoissance de Dieu, ne mesme d'aucune ciuilité & honnesteté. Souuentefois il deploroit sa cõdition, se voyant accompagné de si peu de gens de bien, lesquels cõbien qu'ils fussent en petit nōbre, nonobstant luy auoyent assiste & secondé en toutes ses facheuses & enuieuses rencōtres: ce dautāt le faisoit penser, que sa vie seroit plus asseuree entre les mains de gens vertueux, qu'entre mercenaires totalement despouillez de toute hōnesteté & vertu. A ceste cause en la plus grande diligence qu'il luy fut possible, fait entendre aux Ministres & Senat de la ville de Geneue, la necessité des pasteurs & moissonneurs ou il estoit, s'estant retiré làseulement pour entendre (selon sa puissance) les loix & ordonnances de Dieu. Et attendu que de long tēps il auoit cõceu vne sainte opinion de leur vie, & reformatiō de la religion Chrestienne, il auoit prins la hardiesse de les prier comme ses freres, de luy vouloir prester secours, faueur, conseil, & aide: afin qu'ils participassent egaleement aux bienfaicts & me-

moire perdurable de l'honneur qui pourroit redonner, leur promettant faire tresbon & honneste recueil à ceux, qui y feroient enuoyez tant sur le voyage, qu'audict pais.

Il requeroit avec vn ou deux Ministres, quelques gens de mestier mariez ou non de pareille cognoissâce, mesmes des femmes, & filles pour peupler telle nouuelle terre. Car il preuoyoit qu'avec grande difficulté, le pais s'habiteroit avec autre moyen. Messieurs de Geneue ayans receu telles nouuelles, rendent graces à Dieu de l'amplification du regne de nostre Seigneur Iesus, aux terres tant loingtaines & separees de nostre habitation: puis en toute diligence font election de deux Ministres, l'un nomme M. Pierre Richer aagé de 50. ans, l'autre s'appelloit M. Guillaume Chartier de l'aage de 30. ans. Iceux estoient cogneus de saine & solide doctrine, & d'une bonne vie, & honneste conuersation: & outre plusieurs artisans furent appelez pour faire compagnie ausdicts Ministres: entre lesquels aucuns estoient mariez, autres non. La conduite de ceste compagnie fut donnee à Philippes de Corguilleray, dict le Pont, gentilhomme bien renommé, habitant pres de la ville de Geneue, lequel (combien que son aage & sa dispositiõ ne requeroyēt d'entreprendre vn tel voyage) ne fut neantmoins aucunement diuertý par les choses susdictes, ne mesmes l'amour de ses propres enfans & negoces domestiques, ne le peurent empescher de s'em-

ployer en la charge en laquelle le Seigneur l'appelloit. Or passant par la France, pour se rendre à Honfleur port de mer en Normandie, ou les nauires les attendoyent, le bruit s'espart incontinent par le païs: pour lors les feuz estoient allumez par tous les quartiers de France, qui esmeut plusieurs personnes de bon zele & affection, à s'associer à la compagnie des Ministres. Plusieurs de Paris, de Champaigne & Normandie se presenterent à l'embarquement: desquelz aucuns furent receus, autres non, à cause que les nauires n'eussent peu comprendre toute la compagnie qui se presentoit, tant estoit desia la renommee de celle entreprise publiee & manifestee.

J'ay obmis cy dessus, q l'ambassadeur de Villeg. auoit proposé de bouche beaucoup de choses au grãd hõneur & aduantage dudit Villeg. cõme de donner honnestes gaiges aux artisans, pẽsion aux femmes de ceux qui seroyẽt mariez, aux autres entretenemẽs de toutes choses q leur seroyẽt necessaires pour la vie, et mesme octroy de retourner libremẽt en France, le cas aduenãt qu'ils ne se trouuassent bien, ou qu'on ne les voulut receuoir selon les promesses faictes en pleine assemblee audit lieu de Geneue. Estans arriuez en la ville de Honfleur lieu de leur embarquement, furent recueillis de ceux qui en auoyent la charge, & reiterees lesdictes promesses, qui ia auoyent esté avec ampliation de plus grandes, selon la costume de ceux qui ont

affection d'exécuter vne entreprise. Le téps du
 departement venu, chacun s'embarque dans le
 vaisseau qu'il luy estoit ordonné par les chefz
 de la nauigation. Car aussi il n'eust esté possi-
 ble les loger tous dans vn seul nauire, sans en-
 courir vn grand inconuenient. Ainsi disposez
 demarent du port de Honfleur, à voiles appa-
 reillées se mettent en mer, & en peu de temps,
 delaissans les terres de l'Europe, approchèt des
 isles fortunées, prochaines de l'Aphrique: ou ia
 eurent commencement des douleurs & ennuiz
 aduenir. Car deslors on retrancha leurs viures
 fort estroictement, comme s'ils eussent ia esté
 10. moys en mer, soit que la faulte vint par le
 nombre des personnes, au par le larrecin des
 officiers, nonobstaant ce, elle estoit bien grande.
 Car les sarcinemens & butineries qui furent
 commises sur ledict voyage, de la s'ensuyuirēt
 les Matelotz declarerent apertement que c'e-
 stoit le default de viures qui les contraignoit
 ce faire, & combien que les Ministres leur re-
 monstraissent le tort & iniures qu'ils faisoient
 aux pauvres marchāz, les despouillans de leurs
 biens, & mesmes de leurs vaisseaux: chose si
 inhumaine que i'ay horreur de le raconter.
 Nonobstant ne rapportèrent que vilaines in-
 iures & calomnies: pour resolution on leur re-
 pliquoit qu'il leur estoit cōmandé par Villeg.
 d'ainsi faire: duquel ils se sentoient tresbien
 aduouez. Partant les Ministres & autres eurent
 la bouche close de la en apres, sans oser peu, ou

point reprendre le faict des mariniers, & encores, ce qu'ils en parloyent familierement, estoit pris en derision & mocquerie. Je ne veux point icy specifier le tort faict aux Anglois, avec lesquels pour lors nous auions la paix iuree, les pillant de leur argēt & marchandises. Je delaisse aussi les Espagnols & Portugallois, desquels par force on print leur nauire, avec leur marchandise, & les pauvres miserables personnes mises dans vn autre vaisseau, lequel pareillement auoit esté pillé & saccagé comme à guerre ouuerte : & qui plus est, chose de grāde commiseration, on les laisse dans ledit vaisseau sans viures, voiles, cables, ancres, & mesme sans leur basteau, pour du tout les rendre plus miserables. En fin ne trouuāt plus que prendre & piller poursuyuent leur route commencee, pour tendre au Bresil. Ils passerent la Zone torride, sous laquelle ils endurerēt grandes chaleurs, & autres incommoditez qui s'y treuvent, & ayant seiourné quatre mois entiers sur leur chemin, bien las & cassez d'un si long emprisonnement, arriuerent à la riuere de Collogne, en la terre de l'Amerique Australe partie du Bresil, située comme est dit dessus, ou trouuerent Villeg. fortifié, & remparé dans vne isle eslogné de la terre continente, la portée d'une colœuurine d'un costé & d'autre, selon que la cōmodité du temps, des hommes, & du lieu l'auoyent permis. Car le lieu que iceluy auoit esleu pour fortifier, s'estoit trouué si de-

HISTOIRE

fert & depourueu de tout ce qui est nécessaire à vn lieu de fortification, que certes vne puissance Royale eust esté assez empeschée à la rendre commode pour habiter. Celle riuere dans laquelle est située l'isle de Colligny, est autant belle & plaisante qu'aucune autre, aisée & fort commode pour grands vaisseaux: car de toutes mares sans danger, tant la nuit que le iour, lon y peult entrer. L'entree est close de deux hautes pointes, n'ayāt plus de demie lieuë de large, & de profond douze brasses d'eau, elle s'infine dās les terres plus de dix grādes lieuës: ou elle s'estend & amplifie en tel endroit qu'elle a de six à sept lieuës de large, elle est semee de plusieurs isles & isleaux de singuliere beauté. Ils font entendre que c'est la mer mesme qui regorge en & par toute celle terre, & dans icelle descendent des païs loingtains grands & beaux fleuves, tresabondans en toute espeece de poissons dissemblables aux nostres. En la plus prochaine isle de l'entree (comme i'ay dict dessus) Villeg. avec sa compagnie s'estoit retiré pour faire vn fort, selon la promesse qu'il auoit faicte au Roy Henry. Puis que nous sommes sur ce propos, ie pense qu'il sera bon de declarer par qui, & en quel temps, celle riuere, & consequemment toute la terre à esté descouverte, à cause que plusieurs esloignez de la marine, ont opinion que ledict Villeg. à esté le premier qui est passé en ces païs là.

Or la verité est, qu'à la descouuerture de la

terre occidentale, qui fut l'an 1497. par Christophle Colon au despens du Roy d'Espagne, Americ Vesputse soldoyé par le roy de Portugal, fut enuoyé à la partie de midy, ou il recogneut toute la terre du Bresil continente par longue distance de chemin, avec les Indes occidentales. Ce temps fut environ 1500. Les Portugallois desirans habiter les plus beaux ports & haures qu'ils trouuoient en la recognoissance de ladicte terre, erigent vne tour de pierre en la riuere de Colligny qu'ils nommerent pour lors de Ianuario : pour ce que le premier iour dudit mois il y entrèrent. En celle tour lesdicts Portugallois auoyent laissé quelque nombre de pauures condānez à mort pour permuer avec les habitans naturels, aussi pour apprédre la lāgue. Apres qlques annees passees, iceux se porterent si mal à l'endroit desdicts habitans naturels, que par iceux fut la plus grande partie exterminée, saccagée, & mangée: les autres s'enfuirent en la haute mer dans vn bateau: depuis les susdicts n'y ont osé habiter, car leur nom y est demeuré si odieux, que iusques au iourd'huy ils ont en delices & volupté de māger de la teste d'un Portugallois. Quelque tēps apres qui fut peult estre en l'an 1525. Les marchans François de la ville de Harfleur y enuoyerent leurs nauires pour traicter avec les habitans naturels, desquels il tirerent du bois de Bresil, des poyures & autres marchandises. Iceux composerent entre eux vne alliance qui

dure iufques aujourdhuy, depuis l'on a continué tous les ans la nauigation. Pour telles caufes Villeg. ne peut eſtre premier decouureur, ne meſme habitât de celle terre, mais il ſuffit auoir traité legerement de la deſcription de celledite riuiere, entant qu'elle eſt neceſſaire à l'intelligence de ceſte hiſtoire, priant ccluy qui en deſirera ſcauoir plus amplement, de lire les traictez qui en ont eſte faiçts. Maintenus retournons à la compagnie paruenue au port tant de fois d'iceux deſiré. Ils deſcendent en terre le 7. de Mars 1556. ou ils furent receus de de Villeg. à grande ioye & de tous les ſiens, faiſant demonſtration de reſiouiffance exterieure par tous les moyens qu'ils pouuoient inuenter, pour le nouveau ſecours qui luy eſtoit venu heureuſement & à ſouhait. La poudre à canon n'y fut eſpargnee, ne les feuz de ioye, ne autre choſe qu'on obſerue ordinairement en tels açtes. Les Miniſtres preſentent leurs lettres d'election ſignees de M. I. Cal. enſemble rendent ample teſmoignage de tous ceux qui eſtoyēt paſſes avec eux. Villeg. ayant leu les lettres fut grandement conſolé & reſiouy en ſon entendement, cognoiſſant que tant de vertueux & honneſtes perſonnages, auoyēt ſon entrepriſe en ſinguliere recommandation. Il leur declaira apertement, quelle affection l'auoit induit de laiſſer les plaiſirs & delices de France, pour viure priuément en celle terre: ou ſeſtant veu mal accompagné les anneés paſ-

sees, auoit supplié messieurs de Geneue de le vouloir secourir & fauoriser. Et d'autant qu'ils auoyent ia demonstté vne partie de leur bonne affection, par le nōbre de gens qui luy estoient venus de leur part: iceluy s'en sentoit d'autant plus obligé en leur endroit, & deslors auoit telle confiance, qu'ils continueroient veu les bons commencemens qui la apparoiſſoyent de leur bonne volonté, de quoy il les remercioit trefaffectueusement. Au reste quant aux Ministres & à leur compagnie, les pria d'establiſſir la police & discipline de l'Eglise selon la forme de Geneue, à laquelle il promit en plaine assemblée, se submettre & sa compagnie pareillement. Quant au gouuernement ciuil, il esleut dix personnes des plus notables pour le corps du conseil, auquel il presidoit : deuant lesquels tous les differens tant ecclesiastiques que ciuils, estoient decidez. Ce voyant les Ministres louent grādement le bon propos, & exhortent toute l'assemblée se monſtrer modestes & seruiables en toute raison, puis apres aussi font entendre que pour les mesmes causes qu'ils auoyent ia entendues au parauant, ils auoyent delaisſé la France leur païs naturel, aucuns leurs femmes & enfans, biens & possessions pour iouir du benefice de la predication de l'Euangile, lequel esperoyent avec la grace de Dieu, pouoir là prendre pied & racines, & s'il leur accordoit ce poinct, il ne deuoit doubter qu'avec luy ils estoient prests de'ndurer toute extremité &

langueur qui se pourroit presenter plustost,
 que l'abandonner. A quoy il feit responce qu'il
 vouloit & entendoit que l'Eglise fust policee
 & ordōnee, comme celle de laquelle ils estoient
 partis. Car il auoit des long temps (comme il
 disoit) dedié sa vie & tous ses biens à l'amplifi-
 cation d'icelle : n'ayant plus aucun desir de re-
 tourner en France. Chacun oyant telles parol-
 les receut vn courage merueilleux de s'em-
 ployer en tout ce qu'il estoit appellé, com-
 me les Ministres en leur ministere , lequel ils
 exerçoient par sepmaines pour le soulagement
 l'un de l'autre, à cause qu'il conuenoit prescher
 vne fois tous les iours, & les dimanches deux
 fois. Les artisans & autres selon leur pouuoir,
 auanceroyent la fortification à laquelle on les
 employoit comme pauvres castadous, ce qu'ils
 ne refusoient, tant auoyent d'espoir aux pro-
 messes dudict Villeg. En ce bon train, aduint
 (qui a esté depuis la source de tout le desordre
 qui s'en est ensuiuy) qu'un nommé Jean Coin-
 tac estudiant de Sorbonne, lequel estoit passé
 en la compagnie des Ministres, d'autant qu'il
 estoit homme docte & lettré: iceluy autrement
 de bon entendement mené d'une ambition &
 fol desir, d'estre estimé plus docte que lesdicts
 Ministres, affectoit l'intendence d'Episcopat
 par dessus iceux, alleguant qu'elle luy auoit esté
 promise en France. Mais il en fut debouté, com-
 me un temeraire & impudent, étant depuis mal
 estimé en la compagnie. Il conceut vne haine
 mortelle

mortelle contre lesdicts Ministres; faisant preuve de sa folle en toutes les disputes, & predications, epiloguant rigoreusement pour estre veu quelque chose, à la verité il auoit en apparence extérieure quelque marque de vertu, comme vne promptitude de biē parler, de faire entendre ce qu'il auoit conçu en l'entendement soit en latin ou françois. Outre s'addo-
noit au goust & plaisir d'un chacun, à cause de quoy Villeg. l'accosta & luy presta l'oreille à beaucoup de folles questions, lesquelles il rapportoit en public pour estre veu supérieur, & plus idoine au ministere, que ceux lesquels auoyent esté legitimemēt & par suffrages esleus selon l'ancienne forme de l'Eglise.

Le temps expiré que lon deuoit célébrer la Cene, (car il auoit esté ordonné au conseil que tous les moys elle seroit celebree) Cointac demanda quel appareil on vouloit faire, ou estoient les vestemens Sacerdotaux, les vaisseaux dediez & sacrez pour tel vsage, en apres, qu'il estoit cōuenable & necessaire vser de pain sans leuain, de meller l'eau au vin, & autres telles questions. Il confirmoit ses arguments par les anciens, à sçauoir Iustin martir, Irenee, Tertuliā, & autres. Les Ministres insistoient sur ce, d'autant qu'il ny a aucun tesmoinage en la parole de Dieu, ne mesme exemple, partant il conuenoit se resoudre sur ce que nostre Seigneur Iesus & ses Apostres nous auroient laissé par escrit. A quoy contrarier ils eussent esté veus plustost rebelles,

HISTOIRE

que vrais enfans. Dauantage lesdicts Ministres remonstrent la promesse qu'on leur auoit faite, tant en France, qu'en ladicte terre, pour viure selon la reformation qui estoit au lieu, dont il estoient partis. Villeg. s'adioinct à Cointac, & considere les anciens, ausquels il dict auoir plus d'auctorité, qu'aux docteurs modernes. Et d'autât qu'il voyoit que Clemēt prochain des Apostres auoit meslé de l'eau au vin, il insista rigoreusement que ladicte mixtion se deuoit necessairement faire, & qu'elle se feroit, veu qu'il estoit le chef en celle compagnie: car il ne voyoit riē qui l'en peust empescher. Les Ministres & la plus grand' part de l'assemblée, n'estoyent d'aduis que celle mixtion se feist necessairement, & mesmes, qu'ils ne la deuoyent admettre: afin qu'en aucune maniere, celle superstition n'entraist en l'Eglise, qui seroit à l'aduenir cause de grands troubles. Pour ceste cause ils demandoient que les promesses qui leur auoyent estes faictes, fussent inuiolablement gardees. Ils adioustoyent autres articles, ascauoir que tout le pain qui seroit mis sur la table, lors que le Ministre pronōce les parolles, estoit consacré: & par cōsequent, s'il en restoit quelque chose, demouroit saint: & qu'il le conuenoit reseruer pretieusement, comme saintes reliques iouxte la forme des Eglises de Rome. Ces disputes se feirent deuant l'administration de la Cene, & s'appoincterent legieremēt: pour le moins, les parties d'une part & d'autre, fai-

gnoyent estre d'accord : afin que l'vsage de la Cene ne fut retardé à vn autre temps. Villeg. & Cointac voyans qu'ils ne pouuoient gagner ce poinct des Ministres, que de leur faire confesser que c'estoit chose fort necessaire, & comme dependente du sacrement, que la mixtion de l'eau au vin, secretement il commanda au maistre d'hostel d'y mesler de l'eau selõ ce qu'il feroit raisonnable. Les iours precedens aux exhortations & presches, les Ministres auoyent admonesté vn chacun de se sonder soy mesme & s'esprouuer, premier que de se presenter à ce saint banquet : & en particulier, il en feirent tresbien leur deuoir. Or pource que Cointac s'estoit trouué fort estrange en disputes, & en ses meurs mal reformé, dauantage qu'il auoit confessé à quelques vns, qu'il tenoit vn benefice en France, l'vn des Ministres le pria de rendre confession de sa foy publiquement, afin que toute la mauuaise opinion qu'on pouuoit auoir de luy, puis apres demourast du tout esteincte, ce qu'il fait sur le champ, au grãd contentement de tous. Villeg. semblablement ce iour rendit publique certificatiõ de sa foy, bien ample & sainte, de laquelle chacun se trouua fort content. Cointac de rechef irrité par le cõmandement du Ministre, & voyant qu'a luy seul on s'estoit adressé: retient en son cœur vne mauuaise affection. Nonobstant ce, la Cene fut administrée à Villeg. Cointac & tous autres qui sembloient estre dignes: avec protestation

HISTOIRE

d'appoincter tous les troubles & differents qui estoient ia esmeus entre eux.

Peu de iours apres Cointac se complainct priuement à Villeg. de l'iniure qui luy auoit esté faicte par le Ministre en pleine congregation, & renouvelant les questions comme ia assoppies, eux deux cherchèt occasion de calomnier l'institution de l'Eglise: ils conferēt les anciēns avec les modernes, & cottent la difference & reduisirent en Catalogue certains articles, qu'ils affermoient estre tresnecessaires à retenir. Et d'autant qu'ils consideroyent que l'Eglise de Geneue les auoit censurés, ils la declarent mal gouvernee & mesme administree par heretiques. Toutesfois ils n'admettoyēt tous les poincts de la papauté: en laquelle ils confessoient auoir de grands abus: pareillement vouloyent retenir ce qu'il leur sembloit bon des Alemans, & de leur fantasie adiouter ou diminuer, ayans affection de faire vne secte nouvelle. Les articles estoient ceux qui s'ensuyuent.

Que le Baptesme se deuoit faire avec du sel, du crachat, & de l'huile.

Le pain de la Cene, estre consacré seulement par la prolation du prestre, sans auoir esgard à la foy du receuant.

Qu'il estoit necessaire porter iceluy pain consacré au malade si le requeroit.

La presence corporelle de Iesus Christ au pain, sans admettre aucune figure. Et autres infinis qui seroyent trop longs à racompter. Des-

Quels articles de iour en iour s'augmentoyent les disputes fort aigrement. Ce mauuais commencement fut grandement fauorisé de quelques remonstrances faictes par aucuns qui pour lors ne pensoyent que la consequence en fut si grande qu'elle a esté depuis. Lesdicts feirent entendre audict Villeg. que le bruit estoit grand en France, qu'il estoit passé grand nombre de Lutheriens dans ses nauires, qui pourroyent esmouuoir le Roy Henry à luy dōner beaucoup d'ennuy, comme proscrire tout son bien, retenir ses nauires, empescher qu'hōme ne luy donnast secours. A quoy il considera bien long temps, & pensa que cela se pouuoit faire, partant delibera d'y pourueoir.

Quelques iours apres on fait deux mariages, ou la plus part des Capitaines, Ministres, & officiers de nauire, & des matelots se trouuerent en grand nombre. Ce iour Richer estoit en sa sepmaine, & auoit en son texte le baptisme de saint Iehan declarant ce passage, touchant les traditions humaines par lesquelles ce saint sacremēt a esté corrompu: & certes insista fort longuement, appellans ceux qui auoyent introduits le sel, crachat, & huile, faussaires & mal aduisez. Villeg. (la predication finie) en grande cholere deuant l'assemblée dement Richer, & proteste contre luy que les susdits qui auoyent introduits lesdictes ceremonies estoient plus gens de bien que ledict Richer & ses semblables, & quād à luy il ne vouloit delaisser ce qui

auoit esté ia obserué par plus de 1000.ans, pour
 s'adiocindre à vne nouuelle secte Caluinienne.
 Beaucoup d'autres iniures & fols propos furēt
 tenus ce iour d'une part & d'autre. Ledit Vil-
 legaig. protesta de là en apres de ne plus asister
 aux predications & prieres, voire mesmes de ne
 manger avec eux. Richer desirāt faire entendre
 les parolles qu'il auoit dictes en preschāt, pour
 se purger des calomnies que Villeg.& Cointac
 luy imposoyent, ne peust estre ouy. Toutesfois
 les plus apparens de la compagnie desplaisans
 grandement de tels discords, persuaderent aux
 parties, apres longues remonstrances tant d'une
 part q̄ d'autre, de traicter quelque bon accord,
 ce que Villegaig.& Cointac promettent faire,
 moyennant que les articles mis en contention
 seroyent reduicts en catalogue, & enuoyez aux
 Eglises de France, & d'Alcmagne pour en deci-
 der:& pour ce faire plus seurement le plus ieu-
 ne Ministre dict Chartier, fut esleu pour les por-
 ter. Ceste fraude fut controuuee pour s'en def-
 faire, comme ledit Villeg. a depuis cōfessé. Ce
 temps pendant Richer qui demeuroit, auroit li-
 berté de prescher par telle condition qu'il s'ab-
 stiendrait d'vser des sacremēts & de parler au-
 cune chose cōtre les articles mis en contētion.

Combien que telles conditions semblaissent
 iniques & fort preiudiciables à l'Eglise, neant-
 moins pour acheter la paix, toute la congrega-
 tion les receut, esperant que les dessusdicts gar-
 deroyent inuiolablement la resolution qui viē-

droit des Eglises tant de Frãce que de Souisse. Mais ils auoyent autremẽt resolu entre eux, car ils entendoient ne receuoir aucune chose, qui fut decidee de la part desdites Eglises, seulemẽt de la Sorbonne de Paris. Villeg. se voit en ce different aucunement contrainct, & empesché, attendu que les nauires qui auoyent apporté lesdits passagers estoient encores là prest à partir, s'il eust empesché tout incontinent (cõme puis apres il a faict) de ne prescher. Par sa promesse il deuoit renuoyer toute ladicte compagnie en paix, comme ils estoient venuz, qui luy fust tourné non seulement à deshonneur, mais aussi à son grand defauantage : car il fust demouré seul, en proye aux habitans naturels & Portugallois. Pour couurir son mauuais vouloir, faisoit entendre à vn chacun, qu'il ne demandoit que le repos & vnion de l'Eglise : pareillement pour ne perdre la bonne reputation qu'il auoit acquise en France, par lettres il faict entendre à vn chacun, qu'il s'oblige de tenir la resolution des poincts, d'ont ils s'estoyent trouues en contention.

En attendant le departemẽt des nauires pour confermer l'alliance & parfaicte amitié entre Villeg. & Cointac, cestuy s'amourache d'une ieune fille de Rouen, qui auoit succedé à quelque bien, pour la mort d'un sien oncle decedé audict lieu du Bresil : il la demande en mariage, qui luy fust accordee avec grãdes promesses aduantageuses de ne le laisser iamais en necessité.

Ledit Cointac fut espousé en l'Eglise par Richer, bien tost apres les nauires departent du Bresil, pour retourner en France, dans l'un desquels, Chartier & quelques autres s'embarquēt, chargez des articles susdicts, desquels ils deuoyent enuoyer la respōce dans six mois apres estre arriuez en Frāce. Villeg. & Cointac voyāt q̄ l'esperoir de retourner à ceux qui restoiēt avec luy, leur estoit totalement osté, il confessa publiquement qu'il ne tiendroīt aucune resolution, si elle n'estoit issue de la Sorbonne. Et avec ce adioustē beaucoup d'autres articles, auxquels Cointac ne se trouue accordant comme en la transubstantiation du pain de la Cene, inuocation des saincts, priere pour les mors, purgatoire, & le sacrifice de la messe: deslors aussi Cointac se desfia dudit Villeg. parce qu'il ne luy tenoit les promesses qu'il luy auoit faictes, le labeur des pouures artisans s'augmentoīt, n'ayant aucun esgard à l'extreme famine qu'ils enduroyēt, quelques vns desdicts artisans voulurent remōstrer leurs raisons, mais ils en furent deboutez si rudement, & avec si grādes menaces, q̄ depuis ils n'osoyent ouurir la bouche pour en parler: seulemēt ils se retiroyēt vers le Pont & Richer sous la foy desquels ils estoient passez en celle terre: lesquels se voyans totalement abusez en Villeg. deploroyent leur condition miserable. Ledit Villeg. desdaignoit les predication̄s de Richer, tātost voulant qu'il preschast d'un, tātost d'autre: ce que nōobstāt, ne peut iamais obtenir

d'icelluy. Parquoy il sen absente, & quelque partie de sa compaignie: car la plus grãde partie de l'assemblee trouuoit si mauuais ce qu'il auoit ia suscité, que peu de gens auoy  t opinion q   les affaires de la religi   par apres se portass  t bien. Il ne fera hors de propos de raconter vn faict qui incontinent suruint, les nauires parties de ceux de la compaignie de Gencue. Il y auoit vn nommé le Thoret homme de bon entendement, ayant faict profession des armes en Piemont par vn long t  ps. A ceste cause Villeg. le posa capitaine de sa forteresse    la premiere distribution de ses estats. Il luy porta quelque t  ps bonne amitié, mais apres auoir cogneu qu'il ne vouloit fléchir de son costé, autant qu'il l'auoit aimé, autant le desaima: &    petite occasion luy donna beaucoup d'  nuis. Le faict est tel. Quelques fauuges estans venus au fort, pour recevoir payement de q  lques esclauues qui ls auoy  t vendu audict Villeg, furent enuoy  s au receueur des marchandises venu de Paris en la compaignie susdict  , qui s'appelloit la Faucille, duquel, comme les fauuges ne pouuoient auoir rais  , de rechef signifi  t    Villeg. qu'ils se vouloyent retirer en leurs villages, part  t qu'il leur fait deliurer leur payem  t. Villeg. donna la charge audit Thoret, le  l c  me il cuidoit rem  strer audit receueur qu'il faisoit mal de se faire chape  r  ner pour si peu de chose, ils entrent tous deux en cholere telle, q   ledict Thoret prouoqu   par les resp  ses de la Faucille, luy donne vn desm  ty.

Or le conseil auoit faict vne ordonnãce que nul n'eust à desmetir plus grand que soy, ou son cõpaignõ, à peine de faire reparatiõ d'hõneur vn genoil en terre, le bõnet au poin, & suspẽdu de son office & estat, si aucũ en auoit, pour 3. mois.

Villeg. & Cointac ayãt ouy le desmenty pro uocquent ledict receueur (qui autremẽt, estoit prest de se reconcilier) de demander reparation d'honneur selon l'ordonance. Ils luy formẽt sa complainte, & au iour du conseil font appeller ledict Thoret, qui trouuoit estrange que ledict Villeg. se formalisoit si auant d'vne chose que luy mesme deuoit composer priuẽmẽt, attendu qu'elle estoit prouenue pour son seruice. Et neantmoins ledict Villeg. auoit le faict si affectẽ qu'il sembloit estre iuge & partie. Nonobstant Thoret se presente au cõseil, ou il cõfesse auoir donnẽ se desmenty, lequel il vouloit maintenir estre bon: entãt qu'il auoit estẽ par trop prouoc quẽ par ledict receueur: sur ce requeroit ledict Thoret que l'ordonnãce fut sans passio cõsĩdereẽ, à laquelle il se submettoit. Aucũs du cõseil estoỹẽt d'aduis que ce differẽt fut appointẽ par deux arbitres: car ils trouuoỹẽt tous les deux en faute, tãt celuy qui auoit dõnẽ le desmenty, que celuy qui l'auoit pũocquẽ par iniures, & propos deshõnestes. Leurs aduis estoit que l'ordonnãce se deuoit exposer plus amplement, afin que si les deux estoỹent coupables, ils receussent les mesmes peines cõtenues en ladicte ordonnãce. Villeg. & Cointac n'approuuẽt tel aduis, ains au

contraire insistent sur l'ordonnance, laquelle devoit auoir lieu, en tāt que le defendeur confessoit l'iniure: & combien que la pluralité de voix conclud qu'ils se deuoyent recōcilier ensemble par arbitres, nonobstant ce Villeg. pronōce que ledict Thoret seroit condāné aux peines cōtenues en l'ordonnance: à quoy à grādes difficultés & prieres se condescendit ledict Thoret hōme vaillāt & adextre aux armes: cognoissant que le iugement estoit faict par ses propres ennemys. Toutesfois il obeit à la priere de Richer, & du Pont, qui le prierēt de prēdre patiēment le tort qu'on luy faisoit. Ayant satisfaiēt à tout ce que ses ennemis vouloyēt, craignāt troubler l'Eglise fut suspēdu de sa capitainerie pour quelq tēps pendāt lequel Villeg. & Cointac se mocquoyēt de la patiēce de ceux de Geneue, lesquels ils appelloyent pusilanimés: & se vantoyēt, qu'ils auoyēt faict faire amēde honorable audict Thoret, & prenoyēt ce cōme note & marque d'infamie. Laquelle mocquerie & indignation ledict Thoret porta si impatiēment, que d'un grād desplaisir s'aduentura de passer vn bras de mer de deux lieuës, le plus secretelement qu'il peut, sur trois pieces de bois liees ensemble: pour trouuer passage en vn nauire Breton, qui estoit à vn port distant de la trente lieuës, ou il fut fort bien recueilly & receu du Capitaine. De la en apres Villegaig. voyant auoir acquis vn tēsmognage de cruauté, porsuit le reste de ce qu'il esperoit mettre à execution, si l'heur le fauorisoit

cōme il auoit commancé: Car la grande modestie & patience des pauvres personnes accreut tellement l'audace de son cœur, que plus il ne pensoit que ruiner, mesler, & renuerfer dessus deffous tout l'ordre Ecclesiastique & politiқ, lesquels luy mesme auoit en vne si saincte affection erigé, estably, & confirmé.

Premierement il declare le cōseil nul, disposant des affaires communes selō les desirs de son cœur. Il faict inhibitiōs & defenses à Richer de ne prescher plus, ne de s'assembler pour prier, si ledict Richer ne changeoit les prieres mal fondees comme il disoit. Certainement il esperoit les reduire en telle extremité, qu'ils se consentiroient à introduire vne nouvelle religion forgee en son cerueau. La desolation estoit grande en la compaignie pour les troubles esmeus, & mesmes en vn temps auquel il n'y auoit aucun moyen de retourner en France. Souuētesfois ils supplient ledict Villeg. de permettre que ceux de leur compaignee se peussent assembler librement attendant la venuë des nauires, pour ce qu'en faine conscience ils ne se pouuoient retirer avec les sauages du tout ignorans de la religion Chrestienne. Ce qu'oncques ils ne peurēt obtenir dudit Villeg. & mesmes leur dénia passage sur ses nauires, les reputās si miserables que la mer ne les pourroit soustenir qu'incontinent ne fussent engloutis des vndes, & cause de mettre les nauires en perdition. Si oncques pauvres personnes furēt en perplexité ceux-cy certes y

estoyent bien avant fourrez: car de toutes leurs requestes plus que raisonnables, iamais on ne leur en voulut octroyer vne seule.

Mais pendant leurs altercations, arriua vn nauire François de la ville du Haure de grace, nō de ceux dudiēt Villeg. ne de ses alliez. Le capitaine duquel se monstra assez fauorable au Pōt & à Richer, & avec iceluy cōposerent moyennant la somme de cent escus pour seize personnes, de laquelle somme se faisoit soluable lediēt le Pont pour tous les autres. Il restoit aussi d'obtenir leur passe-port & congé, car autrement lediēt capitaine ne l'eust fait. Villegaig, ayāt entendu que le passage estoit accordé dans le nauire nouvellement venu, fut grandement indigné contre lediēt capitaine, le voulant empescher de charger son nauire des cōmoditez des sauuages: mais lesdicts sauuages auoyent ia promis audit capitaine & officiers, de luy fournir ce qu'il demandoit. Villegaig. refusa le conge q̄ leur demandoient le Pont & Richer, alleguant qu'ils auoyent promis de luy tenir compagnie, iusques à la venue de ses nauires, ce qu'on luy accorda estre vray, si de sa part il n'eust violé ses premieres p̄messes, leur ayant cōtre sa foy, fait defence de ne prescher, ne mesme prier Dieu en compagnie: qui estoit les priuer du plus grand bien qu'ils eussent sceu souhaitter: considéré aussi que les iours passez il leur auoit tenu des termes si rigoureux, tendant du tout à les exterminer, ils auoyent esleu vn moyen fort propre

HISTOIRE

pour luy & pour eux par le nauire qui estoit nouuellement arriué. D'auantage alleguēt qu'ils trouuent fort estrāge que les iours passez il les vouloit chasser, tost apres les retenir: en fin conclurent avec luy qu'ils s'en vouloyēt retirer en France, congé ou non: parquoy qu'il y aduifast, & vserēt de parolles rudes, par lesquelles ils declaroyent que d'autant qu'il auoit faussé sa foy, & apostatisé de la religion, ne le cognoissoient plus pour leur souuerain seigneur: mais pour tyran & ennemy de la Republique. Villeg. oyant parler si audacieusement leur donne cōgé en telle forme qu'ils voulurēt, & leur enjoinct de sortir de son isle le plus tost qu'il leur feroit possible. Au departir il n'y eust coffre, malle, ne paquet, qu'il ne visita, cherchant occasion de les surprēdre en larrecin. Les artisans auoyēt apporté q̃lques vtils de leur mestier, semblablement le Ministre & le Pōt liures pour leur particulier estude. Villeg. raut & saisit le tout, disant qu'il luy appartenoit, cōme estāt achapté de son argēt, & selon vne ordonnāce qui auoit esté faicte au conseil lors que le tout estoit en son entier. Tout le bagage ne se peust trāsporter dans vne barque à vne fois: pourtant deux demurerent attendant le second voyage du basteau, leurs besongnes estās sur la greue. L'un des deux estoit tourneur, l'autre menuisier. Villeg. visite les besongnes du tourneur, ou il trouua q̃lques vaisseaux & coupes tournees de bois d'hebene, lesquelles ce pauvre hōme (qui auoit

charge d'enfans) auoit faictes les iours qu'il ne
besongnoit point pour ledict Villeg. afin d'en
retirer quelque piece d'argent estant arriué en
France. Cōme iceluy Villegaignon ne pouuāt
plus contenir la rage dont il estoit transporté,
luy imposa qu'il estoit larron, d'auoir faict tels
vaisseaux de son bois, & leua deux ou trois fois
le poing pour le frapper. Toutesfois pource q̃
quelqu'un de ses familiers l'apperceut, il se con-
tint pour celle fois : neantmoins il se vengea sur
les coupes lesq̃lles il cassa & froissa toutes aux
pieds, blasphemant & despitant le nō de Dieu.
Estant reuenu à luy & sa cholere passée, eut sou-
uenāce que le tort qu'il auoit faict à ce pauvre
hōme estoit fort grād, & seroit vn argumēt à la
posterité d'un cruel & barbare faict, & tesmoi-
gnage aux autres de la cōpagnie, q̃ s'il eust cuidé
estre le pl^r fort, il les eust to^t fait passer au fil de
l'espee. Il iugea q̃ la memoire de ce grief seroit
esteinte s'il faisoit restitution de q̃lque chose au
tourneur pour le dōmage qu'il luy auoit faict,
& commāda à celuy qui la porta, de l'excuser.

De tous ces troubles & mutations les gētils-
hōmes familiers & seruiteurs dudit Villeg. furēt
grādemēt contristez, attendu q̃ la plus part d'i-
ceux auoyēt esté par ledit Villeg. catechisez, &
instruits la premiere & secōde annee: & avec les-
quels il auoit resisté à tāt de cōtrarietez q̃ se pre-
sentoient au cōmēcemēt: lesq̃ls aussi estoient tes-
moins des premieres facheries, rebellions, & cō-
spirations desquelles le seignr l'auoit guaranty.

Ice luy Villegaig. les voyāt affectez à l'opinion de Richer, s'estudie pour les dissuader de ne suyure l'heresie des modernes, qui est totalement repugnante (comme il disoit) aux traditiōs des premiers peres, lesquels nous auoyent delaisſé vne forme selon les preceptes des Apostres. Premierement par douces parolles & gratieuses les cuida rendre à sa deuotion, puis voyāt qu'il n'aduançoit beaucoup, vſa de grādes menaces, & mauuais traictemēt aux vns, aux autres commission d'aller descouurir des terres bien loing de là. En fin il n'oublia rien pour les diuertir de la bonne opinion qu'ils auoyent conçu esperāt obtenir par rigueur, ce qu'il n'auoit peu par douceur & amitié.

Le lieu ou se retira la compagnie de le Pont & Richer estoit en terre cōtinue, distante du fort de Colligny demie lieuë, au village que les moys precedens auoyent construiēt quelques pauvres François, que Villeg. auoit chassé de son isle, comme bouches inutiles. Entre lesquels estoit Cointac, qui ia s'aperceuoit du mal prouenu de son ambitioñ: car du tout estoit delaisſé de celuy duquel il esperoit receuoir grande courtoisie & honnesteté: deiecté en terre avec les sauages, comme personne de nulle valeur. Il iecte souspirs, regrets, & deteste le iour & heure que iamais auoit eu cognoissance de Villeg. Le Pont, Richer & leur compagnie viuoyent des viures que les naturels habitans leur apportoyent: comme racines, fruiets, poissons

sons, & quelques legumes qu'ils acheptoyēt de leurs chemises & vestemens, à cause qu'ils n'auoyent aucunes marchandises, ne moyen d'en recouurer : & ce en attendant que leur nauire fut prest.

D'autrepart Villegaig. voulant empescher le capitaine du nauire de ne passer les susdits, il les accuse de grāds & enormes crimes tant aux officiers, qu'à quelques matelots, qu'il voyoit iamurmurer. Telles calomnies esmeurent vne sedition entre lesdicts officiers & matelots : Les officiers vouloyent tenir leur promesse, considéré qu'il leur en prouenoit vne grande somme de deniers, les matelots au contraire, qui ne participoyent à icelle, resistoyent de tout leur pouuoir.

Villeg. ce temps pendant, voyāt que son entreprinse peu s'aduançoit, & qu'en vain trauailloit de reuoquer ce qu'il auoit planté en ses seruiteurs, cherche les occasiōs d'executer vne mauuaise volonte, pour donner exemple aux autres de ne demourer trop pertinax en leurs opiniōs. Il s'adresse à vn sien maistre d'hostel qui l'auoit seruy depuis le iour de son embarquement, & en ses facheuses fortunes tresfidellemēt surue- nu: il cherche beaucoup de petites choses sur son estat, auxquelles ledit maistre d'hostel satisfait suffisamment: luy respondant le plus gratieusement qu'il peut, le supplia d'autāt qu'il cognoistoit que son seruice ne luy estoit agreable, aussi qu'il n'y auoit aucun reste d'Eglise, de luy don-

ner congé de se retirer en Frâce avec les autres: ce qu'il differe fort longuement, le menaçât de luy faire donner les estriuieres, ou les chaines aux pieds: en fin ennuyé des requestes ordinaires dudit maistre d'hostel, le iecta hors de son fort rigoreusement, sans auoir esgard à trois années de son seruice: & qui plus est, n'eust honte de luy oster quelqs vestemens qu'il luy auoit donné, estât à son seruice. Huit iours apres, ce luy qui auoit esté posé en la place du susdict, à cause q'l reprenoit ceux qui iuroyēt & blasphemoyent, & s'employoit de tout son pouuoir à reformer la vie dissolue des domestiques dudit Villeg. sur lesquels il auoit auctorité, il fut soudainement accusé d'estre vn Ministre, & outre ce qu'il euita vn nombre infiny de coups de bastō, ou les chaines de fer, endura beaucoup d'in iures & mauuais traitemens, perdit beaucoup de ses besongnes, & fut chassé bien rudement: lequel se retira avec le Pont & autres.

Le reciteray encores vn autre acte, autāt vertueux que les autres. Il auoit au commencement mené avec luy plusieurs personnes de labour à ses gages pour le tēps de deux ans, dans lequel plusieurs moururent, accablez de labour, & attenez de famine & lāgueur: autres desquels la nature estoit plus robuste, resisterēt mieux ausdits assaux, cōbien qu'vn iour attendāt la fin de leur terme leur semblast vn an entier, tant que sans relache immoderement ils traualloyēt, ne mesmes sans estre substātez q' d'vne farine de laquelle i'ay parlé cy dessus, encores n'en auoyēt.

ils à la quatriefme partie de ce qu'il cōuenoit à substantier nature : avec ce, leur breuuage estoit d'une eau puante & infaiète, d'une falle cisterne plustost poison au corps humain, que nourriture. Vn de ceste compagnie ne pouuāt plus supporter la necessité, pria Villeg. de le laisser aller viure avec les sauuages, ce qu'il luy accorda, moyennāt qu'il quitteroit ses gages, & de ce en passeroit acte deuant le notaire. A quoy se consentit pour obtenir liberté: ayāt seiourné q̄lque tēps avec les sauuages, dōne tous ses vestemens pour viure, quād il n'eust plus rien q̄ la chemise, lesdits sauuages le chassent ne luy dōnant plus q̄ viure. Ce pauvre fut reduict en si grāde extremité qu'il mangeoit l'herbe, & toute sorte de fruits indifferēment, sans cognoistre ce qui luy estoit profitable ou cōtraire: en ccste grāde langueur manda plusieurs fois à Villeg. qu'il print cōpassion de luy pour l'hōneur de Dieu, mais iamais n'en eust response. vn matin on le trouua mort de faim sous vn arbre.

Il y a infinis autres actes deshonneſtes, qu'un chacū cognoist à l'œil. Je passe outre, trētre paires François qu'il retiēt pour esclaués, deſquels aucuns ſont mariez en Frāce avec charge d'enfans qui crient de iour en iour à la faim, les femmes cōtrainctes d'estre paillardes par lōgue détention de leurs maris. C'est pitié de veoir & ouyr en Normādie les plaintes des peres, meres, femmes, & enfans, qui crient & demandent vengeance contre ledict Villeg.

HISTOIRE.

Pour retourner à nostre propos, ceux de terre viuoient en grande destresse, tant pour le defaut de marchandise, que pour le long seiour qui leur conuenoit faire attendant leur nauire. Et d'abōdant les matelots leur signifient qu'ils ne pouuoient passer s'ils ne faisoient prouision chacun de deux boisseaux de farine, qui leur fut vn ennuy bien grand, consideré qu'ils n'auoient moyen d'en acheter, & mesmes qu'il y en auoit grande necessité en la terre: nonobstant ce, chacun essaye de dōner ce qui leur restoit d'habillemens, pour satisfaire à la requeste des matelots, car leur affection estoit si grande de sortir de celle facheuse seruitude, que volontiers ils se fussent obligez à toutes conditions, voire presque impossibles.

Comme ces choses se passoyent, ceux qui alloient de la part de Villeg. à la cōpagnie de le Pont, rapportoyent des propos bien legers, ascauoir que Villeg. estoit grandement desplaisant qu'il n'auoit sacrifié tous les seize, & mesmes adioustoit, que s'ils tomboyent encores vne fois en sa main, qu'il leur feroit bien sentir. D'autres semblablement rapportoyent de la part de le Pont & Richer qu'ils blasmoient leur pusillanimité d'auoir comporté si grādes iniures d'un tyrāt, lequel on ne deuoit laisser regner nō plus qu'une peste: en apres adioustoyent lesdicts faux rapporteurs, que les susdicts passagers se van-toient de retourner bien accompagnez & ordōnez pour le chasser luy & ses cōplices. Cer-

tainement la plus grande partie estoit controuuee, & telles pestes sont tresdangereuses aux re- publiques & gouuernemēt des Royaumes: car par iceux elles sont destruictes & desolees. Les susdits rapporteurs en aigrissoyent par trop les deux parties, car il y adioustoyent foy, comme si ce eust esté vne chose bien verifiée.

Or puis q̄ Richer & le Pont s'en retournoyēt en France, Villeg. pensa de preuenir à la verité que rapporteroyēt les susdits estans de retour, & que la bonne renommee qu'il auoit acquise les annees passees, en vn instāt seroit supprimee: s'aduisa de faire vn recueil de certains poincts qu'auoit preschez Richer, & à iceux faire respōse pour cōtēter les Papistes, puis qu'il se voyoit defauorisé de l'autrepart. Et attendu qu'il n'estoit bien memoratif du tout, il instruit vn sien familier (qui par grandes menaces s'estoit reuolté avec ledict Villeg.) & luy donne commission de scauoir de Richer quelle estoit son opinion touchant le sacrement & autres articles, que ledit personnage proposa, faignāt auoir desir d'estre enseigné: meismement sur certains poincts desquels il n'estoit bien resolu, considéré qu'ils estoient prests de leur departement. Richer ne fait scrupule de luy dire de bouche ce qui luy en sembloit. le personnage faict registre de toutes les responses, & sans les cōmuniquer audict Richer, les presente à son maistre qui les a épeluchez & calomniez comme bon luy a semblé. Il est certain que si Richer eust esté aduerty que

HISTOIRE

Villg. demandoit son opinion pour y respõdre, il l'eust redigé par escript luy mesme avec meilleur ordre, & doctrine plus solide, qu'elle n'est inferee au liure dudiect Villegaignon.

En ce mesme temps, cõme lediẽt Villeg. preueust que beaucoup de sa compagnie le pourroyent laisser pour le mauuais traicẽtement qu'il leur faisoit, aussi pour la mutation de la religiõ, iugea qu'il seroit bien à propos de les eslõgner les vns des autres, en enuoyant les vns dans vn nauire en la riuere de Plate, tendant au pol Antartique plus aual 500. lieuës : dans lequel posa dixhuit persõnes, & deux pages pour les seruir. Il auoit posé Capitaine vn sien fidele seruiteur, & pour Maistre vn marinier qui auoit esté retenu du dernier voyage, addõné selõ la cõplexiõ des mariniers, à to^s vices, & ne faut croire qu'il fut de la partie de du Pont & du Ministre : mais hõme voluptueux, n'ayant aucune craincte de Dieu. Celle decouuerture se faisoit tãt pour faire absenter la cõpagnie afin qu'elle ne se peust adioindre avec les autres (cõme il auoit opiniõ) que pour chercher qlque mine d'or ou d'argent, pretendãt par tel moyen, gratifier le roy Henry. Le iour precedent qu'ils deuoyent partir, il fut denõcé au Capitaine que le Maistre du nauire auoit violé vn sien parent, ieune enfant: ce faicẽt execrable trouble lediẽt Capitaine & son equipage merueilleusement, consideré que c'estoit sur leur partement. Toutesfois lediẽt Capitaine ayant interrogué lediẽt marinier, lequel

ne voulut confesser son crime, l'enuoye à Richer lequel estoit tousiours Ministre, nonobstant que Villegaignon luy eust donné congé: car il ne fust iamais déposé. Le Ministre denonce au marinier la grandeur de son peché, & le iuste iugement de Dieu sur ceux qui commettent tels vices. Le marinier apprehendant le iugement de Dieu, tombe en grande fantasie de desespoir, se voulât ietter en mer, ou perdre malheureusement sa vie: declarant exterieurement qu'il estoit desplaisant d'auoir faict & commis tel acte. Richer fut d'aduis, voyant sa repentance que le Capitaine le pourroit mener au voyage, le menaçant fort de iour en iour de la mort, s'il ne se declaroit & mōstroit estre vrayement desplaisant, de tel faict. Par-tant le lendemain le Capitaine part avec le Maistre du nauire, attendu aussi qu'il n'y auoit que luy qui eust cognoissance des maneures & pilotages dudit nauire. Quand à ce qu'on a voulu dire que ledict Richer luy auoit donné l'absolution pour vn baril de poyure, il appert du contraire, par ce qu'il a esté prouué: car ledict marinier estant reuenu de son voyage, & souffrant la mort, a déclaré deuant ledict Villegaignon & plus de cinquante autres personnes dignes de foy, qu'il n'estoit point vray: mais bien est vray que quinze iours au parauant qu'il fut accusé dudit faict, il auoit vendu audit du Pont & Richer, vn caque de poyure

HISTOIRE

qui luy auoyent tresbien payé voire plus qu'il ne valloit : les tesmoings sont encores la plus part en vie, & aucuns en France.

Le capitaine du nauire des passagers ayant chargé son vaisseau de toutes les commoditez qu'il peust recouurer, faict embarquer tous les gens avec le Pont, Richer, & autres qui estoient au nombre de seize. Ledit nauire appareillé faict voile de la riuere de Colligny pour se mettre en mer, au grand desplaisir & mescontentement de Villeg. & d'aucun mariniers lesquels auoyent esté sollicitez pour empescher ledict retour: ou pour le moins leur donner tel ennuy, & par le chemin, & en France, qu'il en peust estre memoire de la à l'ong temps. Les susdits matelots estoient simples manouuriers d'as ledit vaisseau, qui ne participoyent au profit & rapport du nauire, partant empeschoyent que lesdits passagers s'embarquassent : attendu le peu de viures qui restoit pour vn si long passage.

On disoit que Villeg. en auoit pratiqué cinq des plus vitieux, auxquels auoit promis grands aduantages, pourueu qu'estans arriuez en France ils liurassent le Pöt & Richer à la iustice: ce qui a esté verifié depuis. Ce nauire ayant prins la haute mer vingt cinq ou vingt six lieues, commença à charger beaucoup d'eau (ou pour auoir esté trop chargé, ou de vieillesse) en telle abonce, qu'un chacun eut grand peur & crainte de mort, mesmement les mariniers qui trauiilloient iour & nuict à espuiser ladicte eau perdoyent cou-

rage, cōsiderant qu'ils ne la pouuoyēt espuiser. Le capitaine & officiers, mesmes les passagers se trouuent si esperdus, qu'ils se souhaitoyēt estre encores en la terre du Bresil. D'auēture (selon la stume) on trainnoit vne barque arriere la nef, Les matelots la nuit la penserent surprendre pour se sauuer en terre, n'ayans grand espoir au nauire qui s'emplissoit d'eau: mais le capitaine & officiers en estans aduertis y donnerent tel ordre, que les mariniers ne mirent à execution le mauuais acte qu'ils auoyent proposé. A cest aduenture suruint vn merueilleux accident du regorgement d'eau, dās la soute au pain biscuit, la plus grand part de leur biscuit fut perdu par le degoust de ladicte eau, qui descouloit dessus: ce qui débaucha grandement l'equipe autant ou plus que le reste: la pluspart des passagers voyant les matelots débauches, se vouloyent retirer en terre, demandans au capitaine la barque que le nauire trainnoit en poupe: ce qu'il leur fust refusé par ledict Capitaine, attendu qu'il eust esté trop preiudiciable, si lesdicts passagers s'en fussent retournez. Ledict Capitaine ayant entendu par ceux qui travailloyent à trouuer le cours de l'eau, qu'il se pourroit estācher, seulemēt, il deuoit renuoyer vne partie des passagers, pour faire place aux autres. Et comme le Pōt & Richer & quelques autres estoient prest à se mettre dans la barque, ledict capitaine les retint, leur donnāt bon courage, que le tout se porteroit mieux qu'ō espe-

HISTOIRE MEMORABLE.

foit. Toutesfois s'il y en auoit d'autres desdicts passagers, qu'i s'en voulussent retourner, volontiers leur donneroit ladicte barque, veu que les viures qui restoyent, ne pouuoient satisfaire à tant de personues pour vn si long voyage.

Du nombre desdicts passagers, se trouuerent cinq personnes d'vn mesme vouloir, lesquels accepterent l'offre dudit capitaine contre le vouloir de tous leurs cōpagnons, qui preueoyēt bien que Villeg. leur pourroit faire quelque desplaisir. Nonobstant lesdicts cinq personages, estimoyent estre bien recuillis, considéré qu'il n'auoyent aucunement offense ledict Villeg. mais faict tout plaisir & seruice. Parce ayant prins congé de leurs compagnons & amis, avec grand sospirs & regrets, s'enbarquent dans le bateau, se recommandant en la garde de Dieu, les vns les autres, tant ceux du nauire qui passoyent en France, que ceux de la barque, qui retournoyent en la terre du Bresil.

Fin de la premiere partie.

SECONDE PARTIE DE

L'HISTOIRE DES CHOSE

aduenues en la-dicte terre du

Bresil, sous le gouuerne-

ment dudiect Nicolas

de Villegaignon.



N chacun peult entendre par l'histoire precedente, sur qui le blâme du desordre aduenu en l'Eglise du Bresil, redõde, si le Pont, Richer, & les autres passagers faignoyent se retirer en France, veu le mauuais traictemẽt qu'ils auoyent receu. Dauantage si ce sont choses controuuees, que leur nauiere fust en si grand peril qu'ils le iugeoyent: ceux qui y estoient en peuuent rẽdre tesmoignage. On à bien entendu, que lediẽt nauiere fust presque six mois entiers à repasser du Bresil en France: sur le voyage, lesdicts passagers furẽt persecutẽz de si extreme famine, que grand nombre de matelots, & des plus vieux (comme Dieu le voulut) morurent de faim: les autres si fort attenuẽs de lãgueur & de ieusne, que s'ils eussent encores estẽ deux iours dauantage sur mer, ils estoient tous en danger de perir. Il est certain que lesdicts passagers ont mangẽ du cuir (contrainẽts par famine) & autres choses pleines d'horreur à racompter. Partant il est à croire que si les cinq personnes qui se retirèrent dans vn bastteau eussent passẽ

avec les autres, le tout fut demouré en tresgrand danger de mort. Et pource que ce liure contiēt la mort d'aucūs d'iceux, auxquels Villegaignon à voulu imposer le crime de trahison, comme estans enuoyéz par le Pont & Richer pour espies, iay voulu commencer ce Second liure du departement de leur nauire pour retourner en la terre du Bresil, afin que tout le monde iuge si ce que dict ledict Villeg. est croyable ou nō.

L'ors que ceux du basteau se departirent du nauire, ils pouuoient estre loing de terre dix-huict ou vingt lieuës. Cest adieu fut fort grief aux vns & aux autres: mais le peril qui estoit presque égal tant d'une part que d'autre, caufoit ceste griefue departie. Or ceux qui entrerēt dans le bateau pour retouner au Bresil, estoeyēt totalement ignorans de la nauigation, pource qu'ils n'auoyent hanté la mer, que depuis qu'ils estoient passés de France en ladicte terre du Bresil. Et à peine entendoyent-ils quelle part il failloit mettre la proue de ladicte barque, & icelle conduire pour parueuir à quelque port. Dauantage, ladicte barque n'auoit ne mats, voiles, cordaiges, n'autres appareilleures necessaires à la nauigation: car quand ils departirent de leur nauire, chacū estoit si empesché à chercher les moyens pour estancher l'eau, qu'on ne leur peut donner ce qui leur estoit necessaire, & eux mesmes estoient si esperdus, qu'ils n'auoyent souuenance de ce qui leur estoit propre. Les plus aduisés d'entre eux planterent vn auiron

Pour vn mats : & au lieu d'une Heune ils ioin-
gnirēt deux arcs ensemble: de leurs chemises ils
firent vne voile, de leurs ceintures, les escoutes
boulines & touēts qui sont cordaiges à ce ne-
cessaires. Ils rament quatre iours entiers, la mer
estāt calme & bonasse. Le cinquiesme sur le soir,
comme ils pensoyēt aborder en terre, l'air s'ob-
scurcit de noire nue, & d'iceluy proceda vn
tourbillon de vent furieux à merueilles, avec
grand' pluye & tonnerre, qui esmeut la mer en
vn instant, rendant les vagues fort espouuenta-
bles, & en ce fascheux temps ils se deuoyent de
leur route, perdent leur gouuernail, & sont tran-
sportez errans çà & là sans oser monter vn pied
de leur voile. La nuict suruenant la borasque
continue de plus en plus. Ils passent par des de-
stroicts entre des rochers & tresdangereux pas-
sages, ou en plain iour, les pilotes eussent e-
stés biē empechés: en fin sont deietés par la vio-
lence de la mer sur le riuage, à couuert d'une
montaigne haulte. Le iour estant venu, ils des-
cendent en terre pour chercher de l'eau douce,
ou quelques fruiets à manger, mais la terre e-
stoit si sterile, qu'apres la tempeste passée, ils fu-
rent contraincts de partir de là, & aller quatre
lieuës plus auant: ou ils trouuerent de leau dou-
ce ayant seiourné la 4. iours pour se rafraichir.

Il suruint quelque nombre des habitans na-
turels, qui monstroyent asses bonne caresse aux
pauvres François: toutesfois les voyant en ne-
cessité de viures, leur vendoyēt bien cher quel-

ques racines & farines pource qu'ils sont curieux des habillemens des François. Au reste ils conuenoyent si bien avec les nostres, qu'ils eussent tresgrandement desiré qu'iceux eussent là fait l'ong scieur. Ce que les nostres ne pouuoient faire, tant pour l'importunité desdicts habitans, que pour le regret qu'ils auoyent d'estre priués de la compaignie des François. Partant delibererent se retirer avec les Chrestiens, & gens de mesme langaige. Principalement ceux qui estoient mal disposez ne pouuoient recouurer santé, conuersans longuement avec lesdicts Bresiliens, exempts de toute honnesteté Chrestienne. Aucuns comme les plus sains, n'estoient de cest aduis, preuoyans que Villegaignon les pourroit maltraicter, pour le mauvais vouloir qu'il leur portoit à cause de la religion, ils furent quelque iours en ceste difficulté. En fin les malades prierent si affectueusement leurs compaignons, & cela fut resolu de departir de ceste isle, pour aller au port de Colligny distant par mer du lieu ou ils estoient (qui s'appelle la riuere des Vases) enuiron de trente lieues: les Bresiliens mesmes vouloyent empescher ce departement, & demonstroyent qu'ils estoient grandement desplaisans d'iceluy. Ils seicurnerent pres de trois iours à faire lesdicts trente lieues, à raison de la contrariete des vents & marées qui sont la fort violentes. Estans entrés dans la riuere de Colligny, avec grandes difficultés & dangers, & mesme en grand doubte, si estoit

elle ou non : pource qu'un brouillart couvroit les terres, & contestans les vns contre les autres, le brouillart tomba. Lors aperceurent la forteresse de Villegaignon, & le village des François, situé en terre continente, esloigné dudit fort la portee d'une coleurine. Estans descendus en terre, ils trouuerent Villegaignon audit village qui y estoit allé au matin, pour quelques siennes affaires. Ils se presenterent à luy, declarans les causes de leur relachement, le peril ou ils auoyent laissé leur nauire, & le suppliét de les vouloir retenir au nombre de ses seruiteurs, & auoyent d'autant osé entreprendre de retourner sous sa puissance, considéré qu'ils estoient asseurés en leur conscience de ne l'auoir iamais offensé, par ainsi auoyét mieux aimé se retirer estans François, avec les François, que se rendre aux Portugallois, avec lesquels il eussent (peut estre) esté bien recueillis, ou avec les Bresiliens de la riuere des Vases, desquels ils auoyent receu un bon & honneste traictement. Dauantage adioustent que si le faict de la religion l'esmouuoit seulement à les maltraicter & reiecter, il scauoit tresbien qu'entre les plus doctes, les articles dont estoit sortie la contention, n'estoyent encores resolus, & que luy mesme les annees passees auoit faict protestatiou du contraire. Et outre ce que dessus, remonstrent & adioustent qu'il n'estoyent ni Espagnols, ne Flamens ou Portugallois ; encors moins Turcs Infidelles,

Atheistes, Libertins, ou Epicuriens : mais Chrétiens baptisés au nom de nostre Seigneur Iesus Christ François naturels, nō loing de sa cognoissance, non fugitifs ou bannis de leur païs pour quelque infamie ou deshōneſte faict, mais ayās laisse aucuns d'eux leur femmes & enfans pour luy venir faire seruice en ce païs si loingtain & esloigné : ou ils auoyent faict leur deuoir, selon leur puissance. Et si oncques pauvres gens deiectés par tempeſte en quelque eſtrāge port ou despoſſedéz de leurs propres heritaiges par la violence de la guerre, ou par autres telles calamitez, ſont dignes d'eſtre receus à cōpaſſion, ils remonſtroyent qu'ils eſtoient eſcripts en leur catalogue : car outre la perte de leurs biens, la mer les auoit mis en extreme lāgueur, & ennuy. Nobſtant ce tels qu'ils eſtoient offrirent leur ſeruice audict Villegaignon : le ſuppliant leur permettre de viure entre ſes ſeruiteurs, iuſques à ce que nostre Seigneur leur donneroit moyen de repaſſer en France.

Après telle remonſtrance, Villegaignon leur fit vne reſponce douce, & honneſte, aſſauoir qu'il louoit Dieu, de ce qu'il les auoit ſauuez d'entre les autres : auſſi de les auoir amenés de la haute mer, eux qui ne ſcauoient ne gouuerner, ne ramer la barque, en vn ſi bon port. Et ſeſtāt bien informé, comme le tout eſtoit aduenü, & meſmesquelle eſperance ils auoyent de leur nauire, il les conſole, leur permettant viure, avec les ſiens, aux meſmes franchiſes & libertez. Et
parce

parce qu'il cragnoit, qu'iceux ne se retirassent avec les Portugallois ou Bresiliës, leur vfa d'un fort beau langage, disant qu'il auoit ouy tresuolontiers les causes de leur relachement, lesquelles l'estõnoyent grandemēt si elles estoÿēt veritables, & quand ores ils seroyent les plus estranges du monde, & mesme ses ennemis, il ne leur voudroit nier le traite ny demeure asseuree. Et nonobstant qu'eux & leurs compaignons fussent departis de sa forteresse en mescontentement: & presques comme ses propres ennemis contre lesquels il eut peu vser de droict d'hostilité, estans tōbé sous sa puissance, si est-ce toutesfois qu'il vouloit pour lors oublier les iniures passees, & rendre le bien pour le mal se contentant de la vengeance que Dieu feroit de ses ennemis. Partant leur permit de ioir des franchises & libertés, telles que les autres François iouissoient, & ce neantmoins par telles conditions, qu'ils n'eussent à tenir ou semer aucun propos, de la religion, à peine de la mort. Et en fin qu'ils se gouuernassent si prudemment qu'il n'eust occasion de les mal traiter. Lediēt Villegaignon se faist de la barque que lesdicts passagers auoyēt amenee, laquelle de tout droict leur appartenoit. Et combien qu'il les vit en grāde destresse n'ayāt de quoy achepter des viures: oncques ne leur en fist restitution d'un clou. Les susdicts sur c'est espoir demeurēt en terre recuillis des François seruiteurs de Villegaignon. Et ia commençoÿt s'asseurer, & recouurer vne partie de leurs

forces perdues. Les François leur asistoyent d'habillements, viures & autres choses, selon leur pouuoir. A peine demourēt ils en ceste tranquillité & repos douze iours entiers, car Villegaig. depuis le iour qu'il eust parlé à eux, epilogua sur les responce qu'ils auoyent faictes, touchāt leur nauire, iceluy entra en opinion que tout ce que les susdicts auoyent respondu, estoit chose cōtrouuee & faulse, & luy sembla qu'il y auoit dol & fraude en leurs parolles: & que celle farce s'estoit ainsi brassée de faict à pend par le Pont & Richer, attendu qu'ils se retiroient de ladicte terre du Bresil, contre leur vouloir & à leur grand regret, tant pour la bonne temperature d'icelle, que pour le repos qu'ils esperoyent auoir à l'aduenir. Telles fantasies luy feirent legierement croire, que les susdicts cinq estoient enuoyez pour espies, & pour pratiquer les autres François de la terre ses seruiteurs, qui du tout n'estoyent à la deuotion dudit Villegaignon. A fin qu'ayant l'opportunité & l'occasion bien disposée, le nauire qu'il iugeoit estre caché, à trois ou quatre lieues, avec le renfort de ceux qui estoient allez en la riuere de Plate en: vne nuit tous ensemble peussent surprēdre sa forteresse, & le mettre en pieces avec tous ceux qui seroyent de son costé & party.

Celle faulse opinion s'inprima si auant en son esprit, qu'il la creut veritablement estre telle, & ne peut aucunemēt estre diuertī d'icelle, & des-

lors il se deffia de tous ses seruiteurs fidelles & anciens, cōspirant puis sus l'un, puis sus l'autre: il prenoit occasion en peu de chose de les maltraiter, les outrageans de griefues iniures, menaces de coups de bastō, ou chaines, ou autres choses semblables. Ce qui leur sembloit si defraisonnable, que la plus part d'iceux desiroient, que la terre souurist pour les engloutir, tant auoyent affection d'estre deliurez de la presence de leur maistre. Le iour s'il estoit bien empesche à molester ses gens, la nuict luy estoit encores plus contraire. Car aucunesfois il songeoit (comme gens sanguinolents, & avec lesquels l'esprit de Dieu n'habite point) qu'on luy coup poit la gorge. Autrefois que le Pont & Richer avec grand nombre de gens le tenoyēr assiegé estroictement, sans luy presenter aucune composition.

S'estant par telles faulses coniectures persuadé que les personnes reuenues, estoient traistres & espies, proposa en luy mesme qu'il estoit fort nécessaire, & mesmes expedient: pour maintenir sa grandeur de les faire mourir. Il considere beaucoup de moyens pour couter le blasme & reproche des hommes, son desir estoit les conuaincre de trahison, mais cela ne se pouuoit prouuer, ne par cōiecture ne par verisimilitude quelcōque. Partant considerant que par ce moyē il ne le pouuoit faire, sans encourir note d'infamie, mesmemēt entre ceux lesquels ne portent aucune faueur à la religion.

HISTOIRE

Il s'aduisa qu'il estoÿét de l'opinion de Luther & Calvin en la religiõ:pource luy comme lieutenant du Roy en ces païs la, leur pourroit(iouxtes les ordonnances des Rois François & Henry) demander raison de leur foy. Et d'autant qu'il les cognoissoit merueilleusement constans en icelle: il aduicdroit qu'ils voudroyent plustost souffrir la mort, que renier ce qu'ils auroÿent confessé publiquement. Ainsi non seulement seroit deliuré de l'ennuy que leur pauvre vie luy donnoit: ains cest acte luy tourneroit à grand hõneur. Car il scauoit que la pluspart de la court prenoit grand plaisir au sacrifice des pauvres Chrestiens, & ce luy seruiroit d'ample tesmoignage, qu'oncques il ne fust touché de la crainte de Dieu, & zele d'amplifier son regne, comme il auoit les annees precedentes faict entendre à toutes personnes. Pour proceder à l'execution de ce qu'il auoit deliberé, il dressa vn catalogue des articles, auquel il vouloit que les susdicts cinq respondissent: leur enuoyant, commanda que dans douze heures, ils deliberaissent de respõdre par escript. Lesdicts articles se pourront entendre par leur confession de foy, laquelle sera inseree cy apres. Les François de la terre continente, les vouloyent empescher par tous moyens, de ne rendre raison de leur foy à ce tyran, qui ne cherchoit que l'occasion de les faire mourir. Ains au cõtraire leur persuadoÿét de se retirer avec les Bresiliés, à 30. ou 40. lieues de là, ou qu'ils se rendissent plustost à la mercy

des Portugallois, avec lesquels il trouueroyent plus de courtoisie fans comparaiſon, qu'avec Villegaignon nay à toute tyrannie & cruauté.

Mais contre l'opinion de tous leſdicts conſeillers, noſtre Seigneur fortifia ces pauures gēs d'une conſtance admirable, veu qu'ils auoyent option de faire l'un ou l'autre, & ſe pouuoient retirer la part de la terre, ou bō leur euſt ſemblé: ſans que Villeg. ne les ſiens ne leur euſſent peu donner empeſchemēt. Ils eſtimoyent peu tous les ſuſdicts moyens, voyans que l'heure eſtoit venue, en laquelle il cōuenoit faire preuue de la cognoiſſance que Dieu leur auoit donné. Partant treſuolontairemēt ayant inuoqué l'aide du Seigneur, entreprennent de faire la reſpōce aux articles enuoyés par leſdict Villeg. eſperās qu'en ce ſainct combat le Seigneur leur aſſiſteroit par ſon ſainct eſprit, & les inſtruiroit abondammēt de ce qu'ils auroient à reſpondre. Leſdicts articles eſtoyēt en grand nōbre, & d'aucūs poincts les plus difficiles de toute la ſaincte eſcripture: auſquels vn bon theologiē, voire ayant tous les liures neceſſaires à l'eſtude des ſainctes eſcriptures, ſe fuſt trouué bien empeſché en vn mois: les pauures perſonnes à peine auoyēt-ils vne bible pour le ſoulagement des paſſages. Ioint que les vns eſtoyen mal diſposés, les autres ſurprins de crainte, & peu exercités aux eſcriptures. Cela fuſt cauſe qu'ils eſleurēt entre eux Iean Bordel, le plus ancien, & mieux inſtruit aux lettres pour la cognoiſſance mediocre qu'il auoit de la lan-

gue latine. A la verité aussi c'estoit celuy qui sembloit auoir plus de dons de graces, que tous les autres. Bien souuent il aiguillõnoit ses compagnons, les voyant cõme refroidis les tançoit, consolait, & donnoit courage : afin qu'ils fussent trouués fideles seruiteurs à leur maistre: auquel ils auoyent toute assurance.

Cestuy Brodel mit par escrit vne confessiõ de foy qui contenoit ample responce aux articles, & la communiqua à tous ses compagnons: leur en faisant la lecture plusieurs fois, & distinctement les interrogeant sur chacun article: laquelle confession ils iugerent estre catholique, & fondee sur la parole de Dieu: en laquelle ils prioyẽt Dieu (si c'estoit sa volonte) de mourir. Chacun la signe de sa propre main, pour declarer qu'ils la receuoyent comme leur propre. Laquelle aussi (ami lecteur) ie t'ay voulu communiquer en ce present traicté, selon qu'elle à esté transcribede de mot à mot sur l'original, sans en auoir changé vne seule syllabe. Or si elle ne se treuve si ample qu'il seroit requis, vueilles ie te prie considerer, en quel lieu les pauures personnes estoient, en quelle perplexité, tant de leurs corps, que de leur esprit, sans support, faueur, conseil, n'aide, ne de personnes, ne de liures, choses qui apportent grand soulagement à l'intelligence des escriptures. Dauantage cõme les dons de Dieu sont diuers, aussi les vns en reçoient plus, les autres moins, selon ce qui leur est expedient.

La Confession.

Suiuant la doctrine de saint Pierre apostre en sa premiere epistre, tous Chrestiens doibuent estre tousiours prests de rendre raison de l'esperance qui est en eux: & ce en toute douceur & benignité. Nous sous signéz Seigneur de Villegaignon auons vnanimement (selon la mesure de grace que nostre Seigneur nous a faicte) rendu raison à chacun point, comme nous aués enioint & commandé: commençant,

Article I.

Nous croyons en vn seul Dieu, immortel & inuisible, createur du ciel & de la tere, & de toutes choses tant visibles, qu'inuisibles: lequel est distingué en trois personnes, le pere, le fils, & le Saint Esprit: qui ne sont que vne mesme substance en essence eternelle, & vne mesme volōté: le pere, source & commencement de tout bien, le fils engēdré du pere eternellemēt, lequel à la plenitude du temps accōplié, s'est manifesté en chair au mōde, estant cōceu du saint esprit, nay de la virge Marie, faict sous la loy, pour racheter ceux qui estoient sous icelle, afin q̄ nous receussions l'adoptiō des propres enfans: le saint Esprit procedant du pere & du fils, docteur de toute verité, parlant par la bouche des prophetes, suggerant toutes choses qui ont esté dictes aux apostres, par nostre Seigneur Iesus Christ. Icelluy est le seul consolateur en affliction, donnant constance & perseuerance en tout bien.

HISTOIRE

Nous croyons qu'il fault seulement adorer & parfaictemēt aimer, prier & inuoquer la maiesté de Dieu en foy, ou particulièrement.

Article 2.

Adorans nostre Seigneur Iesus Christ, nous ne separons vne nature de l'autre, confessans les deux natures : ascavoir diuine & humaine, en icelux inseparables.

Article 3.

Nous croyons du fils de Dieu, & du saint Esprit, ce que la parolle de Dieu & la doctrine, apostolicque, & le symbole nous en enseigne.

Article 4.

Nous croyõs que nostre Seigneur Iesus viendra iuger les viuants & les morts en forme visible & humaine, cõme il est monté au ciel, executans iceluy iugemēt en la forme, qu'il nous à predit en S. Matthieu 25. chap. Ayāt toute puissance de iuger, à luy donnée du pere entāt qu'il est homme. Et quāt à ce que nous disons en nos prieres que le pere apparoiſtra en iugement en personne de son fils, nous entendons par cela que la puissance du pere donee au fils, sera manifestee audict iugemēt, non toutesfois que nous voulions confondre les personnes, sachās qu'icelles sont realement distinctes l'une de l'autre.

Article 5.

Nous croyons que au saint sacrement de la Cene, sous les signes corporels du pain, & du vin, les ames fideles sont nourries reallemēt & de faict, de la propre substance de nostre Seig-

neur Iesus, comme noz corps sont nourris & substantés. Nous n'entendons dire, ne croire, que le pain & le vin soyēt trāsformés, ou transsubstantiez au corps & sang d'iceluy: car le pain demeure en sa nature & substance, pareillement le vin: & n'y a chāgemēt ou alteration. Nous distinguons toutesfois ledict pain & vin de l'autre pain commun qui est dedié à autre vſage, entant q̄ ce n'est vn signe mis, mais sacramental, & sous lequel la verité est infalliblement receuë.

Or ceste cōmunication ne se faict que par le moyen de la foy, il n'y conuient imaginer rien de charnel, ne preparer les dents pour le māger, mais cōme saint Augustin no^r enseigne: pourquoy aprestes-tu les dents & le ventre, croy & tu l'as mágé. Le signe donc ne nous exhibe pas la verité ne la chose signifiée: mais nostre Iesus Christ qui par sa puissance, vertu, & bōté, nourrit & entretient nos ames & les faict participantes de sa chair & son sang, & de tous ses benefices. Venōs à l'interpretation des parolles de Iesus Christ: cecy est mon corps. Tertullian au liure quatriesme contre Marcion, explique ces parolles ainsi: Cecy est le signe & la figure de mon corps. Saint Augustin dict, le Seigneur n'a point faict doute de dire: cecy est mon corps, quant il ne donnoit quē le signe de son corps. Partant (comme il nous est commandé au premier canon du Concile de Nice) en ce saint Sacrement nous ne deuons imaginer rien de charnel, & ne nous amuser ny au pain ny au vin qui

nous font en iceluy proposez pour signes, mais esleuer nos esprits au ciel pour contempler par foy le fils de Dieu nostre seigneur Iesus séeant à la dextre de Dieu son pere. A ce propos nous pourriõs adioindre l'article de l'Ascension, plusieurs autres sentēces de S. Augustin, lesquelles nous obmettons, craignans d'estre trop longs.

Article 6.

Nous croyons que s'il eust esté necessaire de mettre de l'eau au vin, les Euāgelistes, ne mesmes S. Paul, n'eussent obmis vne chose de si grande consequence, & quant à ce que les docteurs anciens l'ont obserué (se fondants sur le sang meslé avec l'eau qui sortit du costé de IESVS Christ) d'autant que telle obseruation n'a aucū fondemēt en la parolle de Dieu: veu mesmes q̄ apres l'institutiō de la S. Cene cela aduint: nous ne la pouuons admettre aujourdhuy necessai-
rement.

Article. 7.

Nous croyõs qu'il n'y a autre consecration q̄ celle qui se fait par le ministre, lors qu'õ celebre la Cene: ledit ministre recitāt au peuple en lāga ge cogneu l'institutiō d'icelle Cene, iuxte la forme q̄ nostre seigneur Iesus nous a prescrite, admonestant ledit peuple de la mort & passion de nostre seigneur Iesus: Et mesmes comme dit S. Augustin, la consecration est la parolle de foy qui est preschee & receue en foy. Parquoy il s'ensuit que les parolles secretemēt prononcees sur les signes, ne peuuēt estre la cōsecration. Cōme il appert par l'institutiō que nostre seigneur

Iesus Christ laissa à ses apostres, adressant ses paroles à ses disciples presens, ausquels il commanda de prendre & manger.

Article 8.

Le saint Sacrement de la Cene n'est viande pour les corps, ains pour les ames (car nous n'y imaginons rien de charnel comme nous auons déclaré Article cinquiesme) receuás iceluy par foy laquelle n'est charnelle.

Article 10.

Nous croyons que le baptisme est Sacrement de penitence, & cōme vne entree en l'Eglise de Dieu, pour estre incorporez au corps de Iesus Christ. Iceluy nous represente la remission de nos pechez passez & futurs, laquelle est plainement acquise par la seule mort de nostre S. Iesus. D'auantage la mortificatiō de nostre chair no' y est signifiee, & laudemēt representé par l'eau ietee sur l'enfant, qui est signe & marque du sang de nostre S. Iesus, qui est la vraye purgation de nos ames. L'institution d'iceluy nous est enseignee en la parole de Dieu, laquelle ont obseruee les saints Apostres: prenás de l'eau au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit. Quant aux exorcismes, abiurations de Sathan, chresmes, saluie, & sel: nous les reiectons comme traditions des hommes, nous contentans de la seule forme & institutiō delaissee par nostre seig. Iesus Christ.

Article 11.

Quant au franc arbitre nous croyons que le premier homme estant creé à l'image de Dieu

a eu liberté & volonté tant à bien qu'à mal, & luy seul a sceu que c'estoit du liberal arbitre, estant en son intégrité. Or il n'a gueres gardé ce don de Dieu : ains a esté priué par son peché, & tous ceux qui sont descendus de luy, tellemēt q nul de la semence d'Adam, n'a vne estincelle de bien. A ceste cause saint Paul dict, que l'homme sensuel n'entēd les choses qui sont de Dieu. Et Osee crie aux enfans d'Israel la perdition est de toy ô Israel. Or nous entēdons cecy de l'homme qui n'est point regeneré par le saint Esprit de Dieu. Quant à l'homme Chrestien baptizé au sang de Iesus Christ, lequel chemine en nouveauté de vie, nostre seigneur Iesus restitue en luy le liberal arbitre, & reforme sa volōté à toutes bōnes œuures, non point toutesfois en perfection: car l'exécution de sa bōne volonté n'est en sa puissance, mais vient de Dieu, comme amplement ce saint Apostre declare au septiesme chap. des Romains disant, l'ay vouloir, mais en moy ie ne trouue le parfaire. L'homme predestiné a la vie eternelle, iacoit qu'il peche par fragilité humaine, toutesfois il ne peut tomber en impenitēce. A ce propos, saint Iehan dict qu'il ne peche point car l'electiō demeure en iceluy.

Article 12.

Nous croyons que c'est à la parole de Dieu seule de remettre les pechez : de laquelle, comme dict saint Ambroise, l'homme n'est que ministre: partant s'il condamne ou absout ce n'est pas luy, mais la parole de Dieu laquelle il an-

nonce. Saint Augustin en cest endroit dict, que ce n'est point par le merite des hōmes que les pechez sont remis, mais par la vertu du saint Esprit. Car le Seigneur auoit dict à ses Apostres receuez le saint Esprit, puis il adioust, si vous remettez à quelqu'un ses pechez. Cyprian dict que le seruiteur ne peut remettre l'offense contre son maistre.

Article 13.

Quant à l'imposition des mains elle a seruy en son temps, & n'est besoing maintenant la retenir: car par l'imposition des mains on ne peut dōner le saint Esprit, car c'est à Dieu seul. Touchant l'ordre Ecclesiastique nous croyons ce que saint Paul en a escript en la premiere à Timothee, & autres lieux.

Article 14.

La separation d'entre l'hōme & la femme legitiment vnis par mariage, ne se peut faire sinon pour fornication, comme nostre seigneur Iesus nous l'enseigne. Matth. 5. & 19. chap. Et non seulement separation peut estre faicte pour ladicte fornication: mais aussi la cause bien examinee deuant le magistrat, la partie non coupable ne pouuant se contenir, se peut marier: comme saint Ambroise dict sur le 7. de la premiere aux Corinth. le magistrat toutesfois y doit proceder avec maturité de conseil.

Article 15.

Saint Paul enseignant que l'Euesque doit estre mary d'une seule femme, ne defend par

cela qu'après le décès de sa première femme il luy soit loysible de se remarier : mais le saint Apostre improuve la Bigamie, à laquelle les hommes de ce temps là estoient grâdement enclins : toutesfois nous en laissons le iugement aux plus versez aux saintes escriptures, nostre foy n'estant fondee sur ce point.

Article 16.

Il n'est licite de vouer à Dieu, sinon ce qu'il approuve. Or il est ainsi que les vœus monastiques ne tendent qu'à vne corruption du vray service de Dieu. C'est aussi grande temerité & presumption à l'homme de vouer outre la mesure de sa vocation : veu que la sainte escripture nous enseigne que cōtinence est vn don special : Math. 15. chapitre & en la première aux Corinthiens. 7. Pourtant il s'enfuit que ceux qui s'imposent ceste necessité, renonçans au mariage toute leur vie, ne peuvent estre excusés de extreme temerité & outrecuidance. Et par ce moyen tentent Dieu, attendu que ledit don de continence, n'est que temporel en aucuns, & que celuy qui l'aura eu pour trente ans comme Iesus, ne l'aura pour le reste de sa vie. Sur ce donc les moynes, prestres & autres telles gens qui s'obligent & promettent de viure en chasteté, attētent contre Dieu : entant qu'il n'est en eux de tenir ce qu'ils promettent. Saint Cyprian en l'vnzième epistre parle ainsi. Si les vierges se sont dediees de bõ cœur à Christ, qu'elles perseuerent en chasteté sans faintise, estans

me
ain
est
clin
pl
ne
qu
ast
vra
tel
me
pro
spe
au
qu
ari
zd
r c
n d
, e
me
ira
rem
ha
ten
y-
ner
bles
ans
ainsi fortes & constantes qu'elles attendent le
loyer qui leur est preparé pour leur virgini-
té. Si elles ne veulent ou peuuent perseuerer
cōme elles se sont vouees, il est meilleur qu'el-
les se marient que d'estre precipitees au feu de
paillardise par leurs plaisirs & delices. Quant
au passage de l'Apostre saint Paul, Il est vray
que les veufues qu'on prenoit pour seruir à l'E-
glise, se soumettoient à ne se remarier plus. tāt
qu'elles seroyent subiecte à ladicte charge,
non qū'en cela on les reputa ou qu'on leur at-
tribua quelque saincteté: mais à cause qu'elles
ne se pouuoient bien acquitter de leur deuoir
en estant mariees: & se voulant marier re-
noncent à la vocation à laquelle Dieu les a-
uoit appellees, tant s'en faut qu'elles accom-
plissent ce qu'elles auoyent promis en l'Eglise,
que mesmes elles violent la promesse faicte
au baptesme, en laquelle il est contenu ce
point: Qu'un chascun doibt seruir à Dieu
en la vocation en laquelle il est appelé. Les
veufues doncques ne vouoyent point le don
de continence, sinon qu'entant que le maria-
ge ne conuenoit à l'office, auquel elles se pre-
sentoyent & n'auoyent autre consideration
que de s'en acquitter. elles n'ont esté aussi tel-
lement contrainctes qu'il ne leur ait esté per-
mis soy marier plustost que de brusler, &
tomber en quelque infamie & deshōnesté faict.
En outre pour euitel inconuenient le saint
Apostre saint Paul au chapitre preallegué

defend qu'elles soyent receues à faire tels vœus que premier elles n'ayent l'aage de soixante ans qui est vn aage communement hors de continence. Il adiousté que celles qu'on eslira n'ayēt esté mariees qu'une seule fois, afin que par ce moyen elles ayent desia vne approbation de continence.

Article 17.

Nous croyõs que Iesus Christ est nostre seul mediateur, intercesseur & aduocat: par lequel nous auons acces au Pere, par lequel estans iustifiez en son sang, serons deliurez de la mort, & par lequel estans ia reconciliez, nous obtenons plaine victoire contre la mort. Quāt aux saincts trespassez nous disons qu'ils desirent nostre salut & l'accomplissement du Royaume de Dieu, & que le nōbre des esleus soit accompli: toutesfois nous ne nous deuons adresser à eux par intercession pour obtenir quelque chose: car nous contreuiendros au commandement de Dieu. Quant à nous durant que nous viuons, d'autant que nous sommes conioints ensemble comme membres d'un corps, nous deuõs prier les vns pour les autres: comme nous sommes enseignez en plusieurs passages de la sainte escripture.

Article 18.

Quant aux morts, saint Paul en la premiere des Theff. 4. chap. nous defend d'estre contristez sur iceux: car cela cōuient aux payens, lesquels n'ont aucune esperance de ressusciter. Le
saint

sainct Apostre ne commande & n'enseigne de prier pour eux : ce qu'il n'eust oublié s'il eust esté expedient. Sainct Augustin sur le Psaume 48. dict qu'il ne paruient seulement aux esprits des morts ce qu'ils ont faict durāt leur vie : que s'ils n'ont rien faict estans viuans il ne leur paruient rien estans morts.

En la fin desdits articles ce qui s'ensuit estoit escript de leurs mains.

C'est cy la responce que nous faisons aux articles par vous enuoyez, selon la mesure & portion de foy que Dieu nous a donnee, le priant qu'il luy plaise faire qu'elle ne soit morte en nous: ains produise fruits dignes de ses enfans, tellement que nous donnant accroissement & perseuerance en icelle, nous luy en rendions actions de grace, & louāges à tout iamais. Ainsi soit-il.

Au dessous leurs seings y estoyēt escripts ainsi.

Pierre Bourdon.

Iehan du Bordel.

Matthieu Vermeil.

Ceste confession fut enuoyee à Villegaignon pour responce à ses articles, il songe sur icelle comme bon luy semble, cōduit tousiours d'un mauuais talent. Il les declare heretiques sur les articles du Sacrement, des vœus, & autres, les ayant en plus grand horreur que les pestiferez. Il n'auoit point hôte de dire qu'il n'estoit loysible de les laisser longuement viure : afin que de leur poison le reste de sa compagnie ne fust surpris. Ayant pour la derniere foyz resolu de

les faire mourir, dissimula ce qu'il auoit enuie de faire fort ingenieusement, de peur que les pauvres hommes ne fussent aduertis de la trahison qu'il leur brassoit. On disoit qu'il ne communicqua iamais à homme viuant de son entreprise, & se contint ainsi secret iusques au vendredi neufiesme iour de Feburier 1558. auquel iour des le matin sachant que son basteau deuoit aller en terre ferme chercher quelques victuailles, commanda à ceux du basteau de luy amener Iehan du bordel & ses compaignons: qui pour lors festoyent logés avec autres François. Le commandement estant fait iugerent que c'estoit pour les interroguer sur leurdicté confession de foy, partant furēt saisis de crainte & tremblemēt, les François en pleurs & larmes les dissuadoyēt de s'aller rēdre à la boucherie. Nonobstant Iehan du bordel homme vertueux & doué d'une constāce merueilleuse: pria tous les François de n'intimider plus ses cōpaignons, lesquels aussi par telles parolles exhorte non seulement d'y aller: mais aussi se presenter à la mort si Dieu le vouloit disāt. Mes freres ie voy que Sathā nous veut empescher par tous moyens de ne comparoistre aujourdhuy, pour la querelle de nostre Seigneur Iesus: & ia ie m'aperçoy qu'aucuns de nous sont intimidez plus qu'il n'est raisonnable, comme nous deffians du secours & faueur de nostre bon Dieu, lequel nous scauons contenir nostre vie en sa main, laquelle les tyrans de la terre ne nous peuvent

oster sans sa volenté. Je vous prie de confider avec moy, comme & pourquoy nous sommes venus en ces parties, qui nous à faict passer deux mille lieuës de mer: qui nous à preserué au milieu d'infinis dangers & perils. N'est-ce pas celuy qui conduit & gouuerne toutes choses par sa bonté infinie, assistât aux siens par moyës admirables? Il est certain que nous auons trois puissans ennemis, ascauoir le Mond, Sathan & la chair: contre lesquels nous ne pouuons de nous mesmes resister. Mais nous retirās à nostre Seigneur Iesus Christ, qui les à vaincus pour nous: assurez nous voire reposons nous en luy, car il nous assistera comme il l'a promis. Veu qu'il est fidele & puissant de tenir ce qu'il promet. prenons donc courage mes freres, que les cruaultes, que les richesses, que les vanités de ce monde, ne nous empeschent de venir à Christ. Ses compaignons reçoquent vne incroyable consolation de ses parolles, & d'un saint zele & affection prient le Seigneur les fortifier, & assurer par son esprit, & instrire pour respondre deuant les hommes de la cognoissance qu'il leur auoit donnee. Puis Iehan du bordel, Matthieu vermeil, & Andre la fon, sembarquent dans le basteau qui la estoit, pour les mener en l'isle de Colligny, Pierre bourdō demeura en terre bien malade, ne se pouuant embarquer. Estans descendu en l'isle, Villegaignon commande qu'ils fussent amenés deuant luy, ausquels (tenāt leur confession de foy en la main) demanda s'ils

l'auoyent signee, & s'ils estoient prests de la soutenir : ils respondent tous ensemble qu'ils l'auoyent faicte & signee, recognoissant chacun son seing : & attendu qu'ils la pensoient chrestienne puisce des saintes escriptures, selon la confession des saints Apostres & Martyrs de la primitiue Eglise, ils se deliberoient moyennant la grace de Dieu, maintenir de poinct en poinct icelle estre bien fondee, voire iusques à leur sang, si Dieu le permettoit, se submettant nonobstant ce, à la censure & iugement de ceux qui auroient plus de graces, & intelligence des saintes escriptures.

A peine eurent-ils respondu ce peu de paroles, que Villegaignon demonstroit vn visage furieux & courroucé, de grand audace les menace de les faire mourir s'ils continuoyent en celle opinion malheureuse (comme il disoit) & damnable. Et tout à l'heure commanda à son Bourreau les enfermer par les iambes, à chacune chaîne estre suspendue la pesanteur de cinquante ou soixante liures. On dict qu'il estoitourny suffisamment de tels engins desquels ils instruisoit les pauvres Bresiliens à pieté : au lieu de leur donner l'intelligence de Dieu par douceur, non content de les auoir fait enfermer, commande qu'ils fussent ferrez estroitement en vne prison puante & obscure, & soigneusement gardez par gens armez qu'il auoit ordonnez pour ce faire. Les pauvres emprisonnez au contraire se reioussent & consolent l'un l'autre en leurs liens, prient, chan-

rent pseumes & louanges à Dieu d'un grand zele & affection.

Or toute la compagnie de l'Isle fut grandement troublee de c'est acte, & chacun en son endroit conçoit vne grande crainte. Neantmoins aucuns d'eux cognoissans quand Villegaignon estoit empesché à son repos, ou autre lieu, secrettement visitoient les prisonniers, les consolant de quelque espoir, pareillemēt de viures desquels ils auoyēt grande necessité. Mais à raison qu'entre eux il n'y auoit homme d'autorité ou apparence qui peust prendre la hardiesse de remontrer audict Villegaignon l'injustice & tyrannie qu'il commettoit: esperoyent moins de secours de ceux de ladicte Isle. Tout ce iour Villegaignon defend que barque ne basteau sortist hors son Isle à peine de la mort, par ainsi ceux de terre continente ne peurent estre aduertis de ce qui se brassoit en la forteresse.

Ce iour Villegaignō eust peu de repos, se promenāt tout autour de son Isle, pensif, luy deuxiesme. Souuent il alloit aux prisons veoir si les portes estoient bien closes, & iusques aux serrures si elles n'estoient point faulſees, il se faisoit des armes que les soldats & artisans tenoyēt en leurs chambres pour la garde & defense du lieu. C'estoit d'une crainte que le peuple ne s'eleuaſt contre luy.

Ses affaires ainsi bien ordonnees, le reste du iour & de la nuit consulta à part soy de quelle espece de mort il les deuoit faire mourir: en fin

il conclut de les faire estrangler & suffocquer en mer, pource que son borreau n'estoit stylé aux autres especes de mort. Et combien qu'il l'eust arresté, si est-ce que celle nuit ne reposa aucunement: mais alloit & enuoyoit visiter les prisons d'heure en heure. Ce tēps pendant Iehan du bordel continuoit & perseueroit d'exhorter ses compaignōs à louer Dieu, & luy rendre grace de l'honneur qu'il leur faisoit les appellans à la confession de son saint nom, en ce pais la si barbare & estrange, leur donnāt espoir que Villegaignon ne seroit si transporté de cruauté, de les faire mourir: seulement ils s'attendoient estre quictes demourans serfs & esclaves toute leur vie. Mais lesdicts compaignons cognoissans le naturel dudit Villeg. auoyent peu d'esperance en leur vie: attēdu que des long temps icelluy auoit cherché l'opportunité qui lors luy estoit venue fort à propos le lēdema n matin iour de vendredi saint dudit moys, il descend bien armé avec vn paige dans vne faïlette, dans laquelle il fait amener Iehan du bordel enfermé, auquel il demande l'explication de l'article du sacrement, ou il confessoit que le pain & le vin estoient signes du corps & du sang de nostre Seigneur Iesus, le confirmant par le dire de saint Augustin, ledict du bordel luy voulant citer le passage pour cōfirmer son dire Villegaignon esmeu de grande cholere dement ce pauvre patiēt, & leuant le poin luy en donne vn tel coup sur le visaige, que tout incontinent

Le sang fortist du nez & de la bouche en abondance. En le frappant adioustâ semblables parolles tu as menty paillard, saint Augustin ne l'a ainsi entendu. Partant aujourdhuy premier que ie mange ie te feray sentir le fruit de ton obstination, ce pauvre homme ainsi outragé, ne luy fait autre responce, qu'au nom de Dieu fut: cōme il luy tomboit quelques larmes avec le sang, de la grāde douleur du coup qu'il auoit receu, Villegaig. se mocquant l'appelloit douillet & tendron: pource qu'il pleuroit d'une chiquenaude. De rechef luy demanda s'il vouloit maintenir ce qu'il auoit escript & signé. Il luy fut fait responce par ledict Bordel qu'ouy, iusques à ce que par authorité de la sainte escripture il fust enseigné du cōtraire. Villegaignon voyant la fermeté & assurance dudit Bordel, commāde à son bourreau le lier par les bras & les mains & le mener sur vne roche, laquelle il auoit luy mesmes choyſie à propos, ou la mer enfle deux fois le iour de trois pieds, luy avec son page les armes au poing conduisent ce pauvre patient au lieu assigné. Bordel passant pres de la prison ou estoient ces compagnons, s'escrie à haute voix qu'il prissent bon courage; veu qu'ils seroyent bien tost deliurez de ceste vie miserable, & en allant à la mort de grand ioye chātoit pseumes & cantiques au Seigneur (choſe qui estonnoit certes la cruauté dudit Villegaignon & son Bourreau) Estant monté sur la roche à peine obtint-il faueur de prier

Dieu; premier que departir de ce monde, pour la precipitation que faisoit Villegaignon à son executeur. Toutesfois par maniere d'acquit luy permit se iecter à genoux sur ladicte Roche, ou il fist confession à Dieu de ses fautes & peches, luy demandant grace & pardon au nom de son fils I E S V S Christ : entre les mains duquel il recommande son esprit. Puis il se depouille en chemise se submettant à la mercy du bourreau, le pria de ne le faire lāguir. Villegaignon voyant que l'execution tardeoit trop, menace le bourreau de luy faire dōner les estriueres s'il ne se hastoit, partant à l'estourdi le bourreau iette en mer ce pauvre homme inuocant nostre Seigneur Iesus à son ayde, iusques à la fin qu'il rendit son esprit, noyé par grande violence & cruauté.

Iehan du Bordel expedié, le bourreau amena Matthieu vermeil estonné grandement de la mort de son compagnon: toutesfois il demeura ferme & constant : car en le menant au lieu de l'execution, Villegaignon qui ne luy portoit telle haine qu'à Iehan du bordel, luy demandoit s'il se vouloit perdre & dāner. Mais cest homme vertueusement le respoussa, vray est qu'en se depouillant sur la roche, apprehendoit la mort & surce requist qu'on luy dist à quelle raison on les faisoit ainsi cruellement mourir. O seigneur de Villegaignon disoit il, vous auons nous defrobé, outragez, ou le moindre de voz seruiteurs? auons nous machiné vostre mort, ou

procuré chose à vostre deshonneur? faites comparoir ceux s'il y en a aucuns qui nous accusent de ce. Non paillard respondit Villegaig. toy ne tes compaignons ne mourres pour aucune des choses que tu as alleguees, mais d'autant que vous estes pestes tresdangereuses separez de l'Eglise, il vous fault retrancher comme membres pourris : afin que ne corrompiés le reste de ma compaignie. Ce pauvre patient respond en tels termes, or puis qu'il est ainsi q̄ prenez la religiō pour couuerture, ie vous prie n'avez vous faict (il n'y à pas 8. mois passez) encores ample confession des poincts & aricles pour lesquels aujourdhuy (ie ne scay de quel esprit) vous nous faictes mourir? O Dieu eternal puis que pour la querelle de ton fils Iesus Christ nous souffrons aujourdhuy, puisque pour maintenir ta sainte parolle & doctrine on nous meine à la mort, vueilles par ta clemence te reueiller & assister aux tiens, prenant leur cause qui est la tienne en ta main à ce que sathã, ne les puissances du monde, n'ayent victoire sur moy. Retournât la face vers ledict Villegaignon le pryoit qu'il ne le fist mourir, le retenant pour son esclau. Villeg. honteux de vergogne ne scauoit que respondre aux pitoyables requestes de ce pauvre patient : sinon qu'il ne pourroit à quoy l'employer l'estimant moins que l'ordure du chemin. Toutesfois il luy promettoit d'y penser s'il se fust voulu desdire & confesser qu'il erroit, lors ledict du Bordel voyant que l'espoir qu'on luy dōnoit, estoit

HISTOIRE

au grand preiudice de son salut & encores incertain, tout resolu cria à haute voix qu'il aymoit mieux mourir pour viure eternellement au Seigneur, que viure vn peu de téps pour mourir à iamais avec Sathan. Puis ayant faict sa priere sur la roche, & recommandé son ame en la garde de Dieu laissa volontairement faire le bourreau criant à haute voix seigneur Iesus ayez pitié de moy, rendit l'esprit.

Le troisieme estoit André la son tailleur d'habillemēs, iceluy fut amené par le bourreau au lieu du supplice, en y allant requeroit que s'il auoit offensé quelqu'un on luy pardonnast veu que c'estoit le vouloir de Dieu qu'il mourust pour la confession de son saint nom. Or Villegaignon eust bien voulu retenir celuy la pour le seruice qu'il luy pouuoit faire de son estat, attendu qu'il n'auoit aucun tailleur en sa maison: toutesfois il ne le pouuoit faire sans en estre repris, afin qu'on ne l'estimast porter plus de faueur à l'un qu'à l'autre, on disoit qu'il auoit instruit vn siē page de ce faire: car cestuy page avec vn autre aduertirent ledict de la son. Que s'il vouloit sauuer sa vie, il luy conuenoit remonstrier audict Villegaign. qu'il n'estoit beaucoup versé aux saintes escriptures pour respoñdre à tous les poincts qu'on luy pourroit demander: ledict la son ne fait grand compte de leur conseil, ayant opinion qu'il n'auoit affaire du pardon des hommes, mais de Dieu: ce page & l'autre font retarder le bourreau, ce temps pen-

dant accourent à Villegaig. qui n'estoit loing de là. Il luy requerent qu'il pardonnast la vie au tailleur, luy remonstrant qu'il n'auoit estudié, & qu'il ne desiroit tenir vn opiniõ obstinemēt. Il se pourroit faire avec le tēps que ce pauvre tailleur changeroit d'opinion. Dauantage alleguant que ledict tailleur luy seroit fort nécessaire pour son seruice, & suppleroit le lieu d'un autre, qui luy conuiendroient entretenir en grāde despence. Villegaignon de prime face deboute rudemēt les supplians de leurs requestes, entāt comme il disoit ledict tailleur estre obstiné en l'opinion de ses compagnons : dont il estoit fort déplaisant. Car il l'auoit cogneu homme paisible, duquel il pouuoit tirer du seruice, s'il vouloit recognoistre son erreur il luy pardonnoit, autrement il ne le pouuoit garantir de la mort. il commande qu'on sceust de luy premier que le bourreau l'estraglast. Ce pauvre hōme estant tout prest de passer le pas, fut sollicité & practiqué par le page & son compagnõ, de se desdire ou promettre de recognoistre son erreur, ou pour le moins qu'il protestast de ne vouloir estre obstiné, autrement il n'y auoit moyen de luy sauuer la vie. En fin ces conseillers persuadent tellement le tailleur, que pour euitier la mort il condescendist à dire qu'il ne vouloit estre obstiné, ne pertinax en ses opinions, quant on luy enseigneroit le cõtraire par la parole de Dieu, insistant en ce qu'il entendoit se desdire. Villegaignon ayant entendu qu'il promettoit

d'abiurer ce qu'il auoit tant constamment soutenu, mādē au bourreau qu'on le desliat & laissat aller en paix en la forteresse laquelle luy fust donnee pour prison, & dans laquelle il est demeuré captif ouurant de son estat pour ledict Villegaignon & ses gens.

Toutes ces choses furent expediees ledict iour auant neuf heures du matin, & premier que la plus grande partie des personnes qui y estoient en l'isle en fussent aduertis. Dont apres auoir cogneu la cruauté & barbarie de Villegaignon, blasmoient à bon droict leur pusillanimité, par ce que personne ne s'estoit voulu opposer à l'iniuste effusion du sang innocent pource qu'il n'y auoit homme pour entreprendre de faire ladicte remonstrance, chacun se content en sa chambre, sans oser proferer vn seul mot de ce qu'il pensoit, partant il fut loysible à Villegaignon d'executer telle cruauté que bon luy sembla.

Or il n'auoit du tout accompli son sacrifice, car le quatriesme restoit qui estoit Pierre bordon, celui qu'il hayssoit extremement. Cestuy bordō (cōme i'ay dict deuāt) estoit demeuré en terre ferme bien malade, parce il ne s'estoit peu embarquer avec ses compagnōs. Villegaignon pour parfaire l'executiō qu'il auoit cōmencee, entra en vn bateau avec quelques mariniers (craignant qu'en son absence ledict tourneur ne trouuast faueur en ses seruiteurs) il descend en terre luy deuxiesme, le reste demeure dans le

basteau:estant entré dans la maison, demande le tourneur, lequel on luy presente à demy mort de maladie. La premiere salutation qu'il faict à ce pauvre malade, fut de luy commander de se leuer, & s'embarquer en diligence.

Et cōme iceluy declarait tant par parolles q̃ par grande debilité, qu'il ne pouuoit faire serui-
ce en ce à quoy on le vouloit employer, veu que pour lors il estoit inutile, Villegaignon luy fait responce que c'estoit pour le faire penser & traicter. Et voyant que ce pauvre malade ne se pouuoit soustenir de bout, tant s'en faut qu'il eust peu marcher, il le fait porter iusques au basteau. Comme on le portoit il demandoit si on le vouloit employer à quelque chose, mais hōme ne luy osa respondre vn seul mot. Et estant interrogué par Villegaignon s'il vouloit soustenir la confession qu'il auoit signee, surquoy il fait responce qu'il y penseroit: toutesfois sans autre dilation, quand ils furent descédus en terre, le bourreau (selon le commandement qui luy estoit faict) le lia, puis le mene au lieu ou les autres auoyent souffert: l'aduertissant de penser en sa conscience. Lors ce pauvre petient leua les yeux au ciel, & les bras croisez, se contrista grandement, iugeant qu'audiēt lieu ses compagnons auoyent obtenu victoire contre la mort, il recommande son ame à Dieu, s'escria à haute voix en tels termes. Seigneur Dieu ie suis de la mesme paste que mes compagnons, qui ont avec gloire & honneur soustenu ce combat en ton nom, ie

HISTOIRE

te supplie me faire la grace que ie ne succombe au milieu des assaults que me liure Sathan, le monde, & la chair, & me vueilles pardonner toutes mes fautes & offenses que j'ay commises contre ta maiesté, & ce au nom de ton fils bien aimé nostre Seigneur. Ayant ainsi prié se retourna vers Villegaignon auquel il demanda quelle estoit la cause de sa mort, on luy fist responce que c'estoit pource qu'il auoit signé vne confession heretique & scandaleuse. Et comme il vouloit repliquer sur ce, & entendre sur quel poinct il estoit déclaré heretique, veu qu'il n'auoit esté aucunement examiné, tant s'en faut qu'il eust esté conuaincu. Mais ces remonstrances n'eurent aucun lieu, parce comme disoit Villegaignon il n'estoit temps de contester en cause: ains de penser en sa conscience, commandant au bourreau de faire diligence. Ce pauvre homme voyant que les loix diuines & humaines, les ordonnances honnestes & ciuiles, l'humanité, la Chrestienté estoient comme enseuelies, bien resolu se soumit au bourreau, en inuoquant le secours & faueur de Dieu, expira au Seigneur: suffoque & estranglé tout vif en l'eau comme ses compagnons.

Celle tragædie ainsi accomplie Villegaignon se trouua grandement soulagé en son esprit, tant pour auoir executé le dessein de ce que ia de long tēps il auoit conspiré: que pour auoir fait preuve de sa puissance & tyrānie entre les siens. Il assembla sur les dix heures son peuple & par

vne longue harangue les exhorta de fuir & eui-
ter la secte des Lutheriens : de laquelle il auoit
esté luy mesme surpris (à son grand desplaisir)
pour n'auoir leu les escriptures des anciens. Il
proposa aux pertinax & obstinez grandes me-
naces de mort, telle qu'auoyēt souffert le trois.
Et leur protesta qu'il en auroit moins de pitié
que des dessusdits, partant que chacun eust à
tenir & garder ce que les peres auoyent si reli-
gieusement institué & entretenu. Ce iour

il ordonna que largesse de viures

fut faicte aux artisans &

manouuriers en me-

moire de tref-

grande res-

iouyssan-

ce.



